

choisir

revue culturelle
n° 671 - novembre 2015

QU'ÉES LA VERITAT

Comprendre la bible



Téléphone

Je viens de raccrocher...

Pourquoi a-t-il téléphoné ?

Ah! oui, Seigneur... j'y suis.

*C'est que j'ai beaucoup parlé
et très peu écouté.*

*Pardon, Seigneur, j'ai dit un monologue
et je n'ai pas dialogué.*

*J'ai imposé mon idée
et je n'ai pas échangé.*

*Parce que je n'ai pas écouté
je n'ai rien appris,
parce que je n'ai pas écouté
je n'ai rien porté,
parce que je n'ai pas écouté
je n'ai pas communiqué.*

*Pardon, Seigneur,
car j'étais en communication
et maintenant nous sommes coupés.*

Michel Quoist



choisir

n° 671 - novembre 2015

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Stjepan Kusar, théologien
tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens sj
Bruno Fuglistaller sj
Joseph Hug sj
Jean-Bernard Livio sj
Etienne Perrot sj
Luc Ruedin sj

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-
Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-
CCP : 14-379280-5
Pour l'étranger : FS 100.-
par avion : FS 105.-
Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

www.choisir.ch / www.jesuites.ch

Illustrations

Couverture : Philippe Lissac/Godong
Sagrada Familia, Barcelone, façade de la Passion
p. 4 : Wikipédia
p. 10 : Catherine Leblanc/Godong
p. 15 : Julian Kumar/Godong
p. 18 : Lucienne Bittar
p. 24-27 : Kristóf Hölvényi
p. 28 : Metropolitan Film Export
p. 30 : Phile Deprez
p. 34 : Sigismund Jacobi

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Le Synode, au-delà des attentes <i>par Pierre Emonet</i>	
Spiritualité	8
De l'introspection au cœur <i>par Luc Ruedin</i>	
Spiritualité	9
La crainte de Dieu <i>par Jerry Ryan</i>	
Bible	12
Cana ou guérison ? Le premier miracle de Jésus <i>par Ariel Álvarez Valdés</i>	
Bible	17
La force du groupe. Les 30 ans de l'ABC <i>par François-Xavier Amherdt</i>	
Politique	20
Identités. L'Europe centrale et les réfugiés <i>par André Liebich</i>	
Reportage	24
Aller simple vers le Nord <i>par Kristóf Hölvényi</i>	
Cinéma	28
Trafics <i>par Patrick Bittar</i>	
Théâtre	30
Du déjanté <i>par Valérie Bory</i>	
Lettres	33
L'immolé volontaire. Franz Kafka <i>par Gérard Joulé</i>	
Livres ouverts	37
L'anarchie chrétienne <i>par Philibert Secretan</i>	
Chronique	44
Ça communique <i>par Eugène</i>	

Le Synode, au-delà des attentes

On attendait - ou on redoutait - du Synode des permissions et des interdits. Tels les incontournables indicateurs du renouveau ou de la stagnation de l'Eglise catholique, la contraception, les relations entre homosexuels ou la communion des divorcés remariés ont occupé presque tout l'horizon de la presse. Or, rien de cela dans les 72 pages du rapport final que les évêques ont remis au pape François, auquel appartient l'ultime décision. Pas de permissions, pas d'interdictions, mais beaucoup plus : une grande nouveauté dans la manière de gouverner et d'enseigner dans l'Eglise.

Face aux défis que la culture contemporaine adresse à l'institution de la famille et au mariage, les évêques n'ont pas voulu s'enfermer dans une logique du permis/défendu ni confondre le message de l'Evangile avec le quadrillage juridique de la vie chrétienne. Plutôt que d'apporter des réponses au nom de principes abstraits, ils se sont livrés à un vaste et laborieux exercice de discernement.

Puisqu'il s'agissait de ne pas utiliser des « formulaires préparés d'avance »¹, ni de sauvegarder à tout prix de vieilles habitudes et des règlements obsolètes, les évêques ont commencé par écouter le peuple des baptisés, premier dépositaire du sens surnaturel de la foi². Une large consultation ouverte à tous ceux et celles qui souhaitaient y participer a prélué aux travaux du Synode. Prenant acte des résultats de cette enquête, les représentants des épiscopats du monde entier se sont mis à l'écoute de l'enseignement du Christ en le confrontant aux diverses situations qui remettent en cause l'institution familiale et le mariage. Pour les participants au Synode, il ne s'agissait pas de défendre à tout prix une position acquise ou d'imposer une conception personnelle. Ils ont fait route ensemble³ pour rechercher la volonté du Seigneur qui ne se cache pas quelque part dans les bureaux de la curie vaticane ou sous la mitre des dignitaires ecclésiastiques. Trois semaines de prières, d'analyses, d'écoutes mutuelles, de dialogues, de confrontations, d'échanges francs et parfois vifs ont ouvert un chemin qui a conduit chacun au-delà de lui-même, vers une vérité plus plénière. Même si toutes les difficultés n'étaient pas résolues de manière exhaustive, une telle démarche excluait les grou-

pes de pressions et autres lobbyings. Il y eut bien de la part de certains cardinaux quelques manœuvres peu avouables, des « méthodes pas du tout bienveillantes », comme l'a dénoncé le pape dans son discours de conclusion. Elles ne parvinrent pas à faire dévier le Synode dans sa marche à la recherche d'une solution fidèle.

En réponse aux graves questions qui les occupaient, les évêques ont évité le piège légaliste et la raideur dogmatique. Si l'enseignement du Christ reste intangible, force est de reconnaître que ses destinataires sont pris dans le réseau compliqué, multiple et parfois contradictoire des circonstances et des cultures. Son application impose une casuistique incompatible avec des solutions à l'emporte-pièce et universelles qui ignorent une réalité qui pèse lourd sur les choix des familles et des couples. Sans tomber dans le piège du relativisme ni diaboliser les personnes concernées, les évêques ont parcouru un chemin de discernement spirituel et pastoral qui les a conduit vers une solution plus conforme à l'Évangile de la miséricorde : fidèles et pasteurs sont renvoyés à leur propre conscience, aux exigences du message de l'Évangile et à l'accord avec la communauté.

Quelques commentateurs myopes n'ont pas manqué de déplorer les résultats du Synode. Ils en espéraient des autorisations qui aient la force de l'autorité, la solution de quelques cas qui, régulièrement, font les choux gras de la presse à sensation. Ils attendaient quelques petits pas ; en faisant un grand pas le Synode a largement dépassé leur attente. La mise en pratique d'un nouveau style de gouvernement et d'enseignement a porté la nouveauté à un niveau bien plus fondamental du fonctionnement de l'Église.

Pierre Emonet sj



- 1 • Cf. Discours du pape pour la clôture du Synode.
- 2 • Concile Vatican II, Lumen Gentium, n. 12.
- 3 • En grec, « Synode » veut dire : faire route ensemble.

■ Info

Sauver le koro aka

Le Père jésuite indien Vijay D'Souza, qui vit à Oxford, a reçu une bourse de la Fondation pour les langues menacées d'extinction Hans Rausing, pour l'aider dans ses recherches sur la langue koro aka, du nord-est de l'Inde. Le Père Vijay est membre de la communauté jésuite de Kohima, une région connue pour sa variété culturelle et linguistique. On y compte plus de 200 langues et cultures indigènes différentes.

« Le koro aka est une langue menacée d'extinction de l'Arunachal Pradesh, un Etat indien des collines himalayennes », explique le jésuite. « Elle n'est plus parlée que par 3000 personnes environ, alors qu'un nombre de plus en plus important de jeunes commence à adopter la langue hindi. Si cette tendance devait se confirmer, dans deux générations le koro aka aura disparu. » Les jésuites de Kohima travaillent dans des zones extrêmement reculées avec

les personnes les plus défavorisées du pays. (fides/réd.)

Costumes traditionnels akas



■ Info

Messe en nahuatl

Pour la première fois, une messe solennelle a été célébrée en langue nahuatl, le 13 octobre 2015, en la basilique de Guadalupe de Mexico. Cette célébration en langue autochtone relève d'une symbolique forte. C'est en effet en nahuatl que

Notre-Dame de Guadalupe s'adressa à saint Juan Diego, lors de son apparition en 1531 sur la colline de Tepeyac, au nord de Mexico. La célébration a été organisée par la Commission pour la culture de la Conférence épiscopale mexicaine (CEM) et par la pastorale indigène. La traduction des textes du missel a été coordonnée avec cinquante groupes parlant cette langue, de douze diocèses du pays.

Mgr Felipe Arizmendi Esquivel, président de la Commission pour la culture, a souligné que cette démarche se voulait un signe d'espérance pour le peuple nahuatl. « Ses membres ont une histoire, une culture, un présent et un avenir. Ils ne sont pas condamnés à disparaître. [...] Ils ne sont pas un signe d'arriération. Ils sont une espérance. Ils ont beaucoup à donner à la société », a-t-il conclu. (cath-info/réd.)

■ Info

Inde : répartition des chrétiens

La proportion des chrétiens en Inde connaît un léger repli : 2,34 % de la population en 2001, contre 2,29 % en 2011. C'est ce qui ressort du recensement décennal mené par les autorités du pays en 2011 et rendu public cet été. Ce léger déclin s'expliquerait par une moindre fécondité des chrétiens comparé au reste de la population, due au recul de l'âge moyen d'accès au mariage.

Près de la moitié des chrétiens se concentre dans les cinq Etats du sud du pays : Kerala (22,07 %), Tamil Nadu (15,88 %), Karnataka, Andhra Pradesh et Telangana. Les raisons en sont connues : ancienneté de la présence chrétienne sur la côte malabare avec,

selon la tradition, une première évangélisation de la région par l'apôtre saint Thomas en 52 ap. J.-C. ; empreinte très forte des institutions éducatives et de santé dans ces Etats. Reste que la plus forte progression du pourcentage de chrétiens se situe dans les Etats septentrionaux, sur le flanc est et nord du Bangladesh : 28,1 % des chrétiens indiens y vivent. Vient ensuite Goa, un petit Etat de la côte sud-ouest.

Pour certains observateurs cependant, ces chiffres sont à reconsidérer. Dans la phase préparatoire au recensement de 2011, les responsables des Eglises chrétiennes avaient mis en avant que la population chrétienne était sous-estimée dans les statistiques officielles. Ils expliquaient cette minoration par le fait que de nombreux chrétiens dalits (les ex-intouchables) se sentaient obligés de s'inscrire comme hindous, soit pour échapper à d'éventuelles représailles dans les régions où ils sont persécutés, soit pour éviter de perdre les avantages sociaux liés aux mesures de discrimination positive mises en place en faveur des hors-castes et des basses castes. Les dalits chrétiens et musulmans sont exclus de ces mesures au motif que le phénomène de la caste n'est pas reconnu par ces deux religions. Les dalits représenteraient pourtant plus de 60 % de la communauté chrétienne en Inde.

(eda/réd.)

■ Info

Chine : pression sur les religions

Le Parti communiste chinois semble vouloir intensifier son contrôle sur l'Eglise catholique et sur les autres religions du pays. *Zhongguo Mingzu Bao*,

l'organe de presse officiel du pouvoir concernant les affaires religieuses, a indiqué que les intentions en ce sens de Xi Jinping étaient « sérieuses ». Se référant à un discours officiel du président chinois prononcé en mai dernier, le journal affirme que « toutes les religions doivent s'adapter à la politique socialiste ». Il n'évoque de fait aucune religion en particulier, mais parle d'*Eglise*, de *clergé* et de *diocèses*...

Selon l'agence d'information catholique *Ucanews*, Xi Jinping chercherait à réduire l'influence étrangère sur les institutions religieuses. Il veut que tous les cultes soient gérés par des organisations se trouvant dans le pays. « Il est évident que le contrôle sur les religions sera resserré », a assuré à *Ucanews* un prêtre travaillant en Chine. « Ce qui n'était que de la théorie et des slogans dans le passé commence à se concrétiser », affirme-t-il.

Le gouvernement a établi des « associations patriotiques » pour les cinq religions reconnues dans le pays : le bouddhisme, le taoïsme, l'islam, le catholicisme et le protestantisme. En septembre, le Département du front du travail uni, qui supervise les affaires religieuses, a annoncé de nouvelles directives qui empêchent toute implication étrangère dans les institutions religieuses en Chine et interdisent aux membres du Parti de pratiquer une religion. Ces nouvelles règles surviennent alors qu'une campagne de démontage de croix bat son plein depuis deux ans dans la province du Zhejiang, au sud-est du pays. Plus de 1200 croix ont déjà été retirées.

Pourtant, un apparent réchauffement diplomatique entre Pékin et le Saint-Siège se dessine. Dans l'avion qui l'a ramené des Etats-Unis, fin septembre, le pape François a confirmé que les deux Etats se parlaient. De fait, la Chine

souffle le chaud et le froid avec un art consommé. Ainsi, si en début d'année le cardinal Pietro Parolin, secrétaire d'Etat du Saint-Siège, se montrait plutôt optimiste quant aux pourparlers en cours, déclarant en janvier 2015 : « Nous sommes dans une phase positive », il adoptait, fin avril 2015, un ton légèrement différent : tout en espérant la reprise d'un « dialogue substantiel », il estimait que les négociations entre les deux parties ne présentaient « pas de grandes nouveautés ». (*cath-info/réd.*)

■ Info

Sodome découverte ?

Une équipe d'archéologues américains pense avoir découvert l'antique cité de Sodome, évoquée dans la Bible. Un site de la vallée du Jourdain, en Palestine, regroupe de nombreux critères qui correspondraient à la ville détruite par la colère de Dieu.

L'équipe, dirigée par Steven Collins, professeur d'études bibliques à la Trinity Southwest University d'Albuquerque, au Nouveau-Mexique, a achevé sa dixième saison de fouilles sur le site de Tall el-Hammam, à proximité de la mer Morte. Les chercheurs prétendent avoir trouvé « une mine d'or de structures monumentales et d'artefacts », qui suggèrent qu'une puissante cité s'érigait sur ce lieu durant l'âge du bronze précoce et moyen (entre 3500 et 1540 ans av. J.-C.). Les archéologues ont découvert les traces d'une importante muraille de défense, d'un palais et d'un ensemble de portes.

Pour Steven Collins, ces éléments démontrent que le site de Tall el-Hammam abritait l'une des plus grandes cités à l'est du *Kikkar*, un mot hébreu qui désigne la plaine jouxtant la vallée du Jourdain. Cette cité floris-

sante aurait été soudainement abandonnée vers la fin de l'âge de bronze, époque où le chercheur estime que les figures bibliques Abraham et Loth ont vécu. La cause de la chute de la ville reste peu claire, mais une destruction par le feu est possible. Le site a ensuite été déserté durant 700 ans.

Steven Collins n'est pas le seul expert à rechercher la localisation de l'antique cité. D'autres chercheurs ont suggéré que Sodome et Gomorrhe avaient commencé à croître durant l'âge du bronze précoce et qu'elles étaient situées à proximité de la mer Morte. (*cath-info/réd.*)

■ Info

Faim et gaspillage

Mgr Amancio Escapa Aparicio, évêque auxiliaire en République dominicaine, a fermement condamné le gaspillage de denrées alimentaires, soulignant que la nourriture qui se jette pourrait nourrir plus de la moitié des personnes qui souffrent de la faim dans le pays.

La République dominicaine fait partie des pays d'Amérique latine qui ont le plus fort taux de malnutrition, en particulier parmi la population enfantine (9,8 % chez les moins de 5 ans). (*fides/réd.*)

■ Info

Prix Rafto à un prêtre

Le Père Ismael Moreno Coto, missionnaire hondurien de 57 ans, a reçu le Prix Rafto pour les droits de l'homme. Plus connu sous le surnom de « Père Melo », le missionnaire a été récompensé pour sa défense de la liberté d'expression dans l'un des pays les plus violents du monde. Le Honduras,

en effet, est caractérisé par le taux d'homicides le plus élevé au monde.

Le Père Coto gère deux organismes qui œuvrent en faveur des droits fondamentaux dans la ville d'El Progreso : *Radio Progreso* et ERIC (équipe de réflexion, d'enquête et de communication). En outre, il est le fondateur de l'édition hondurienne de *Envío* et de la revue *A Mecate Corto*.

La Fondation norvégienne Rafto remet chaque année depuis 1987 un prix aux défenseurs des droits de l'homme et de la démocratie. Quatre de ses lauréats ont été des prix Nobel de la paix : la birmane Aung San Suu Kyi, le timorais Jose Ramos-Horta, la coréenne Kim Dae-jung et l'iranienne Shirin Ebadi. (fides/réd.)

■ Info

Arméniens d'Iran

Après dix ans de vacance, le siège épiscopal d'Ispahan des Arméniens, en Iran, est repourvu. Le pape François a approuvé, le 1^{er} octobre dernier, l'élection du Père Sarkis Davidian par le synode des évêques de l'Eglise catholique arménienne. Un symbole fort en cette année commémorative du génocide arménien.

L'évêque d'origine arménienne est né à Alep (Syrie). Il a été curé de paroisse à Marseille durant 17 ans, puis au Liban, avant de devenir recteur du séminaire mineur d'Alep, en Syrie. (cath-info/réd.)

■ Info

Population suisse 2014

La population de la Suisse a progressé de 1,2 % en 2014 (+ 98 000 personnes). Cet accroissement se répercute

dans tous les cantons. Il est principalement dû à un solde migratoire positif de 76 200 personnes (différence entre l'immigration et l'émigration). Viennent ensuite une augmentation des naissances et une diminution des décès. Ce sont là les résultats définitifs communiqués par l'Office fédéral de la statistique.

Plus précisément, ce sont les cantons de Genève, de Bâle-Ville et du Tessin qui enregistrent les soldes migratoires internationaux les plus importants par rapport à leur population, tandis que les deux Appenzell, ainsi que Schwyz affichent les moindres. Parmi les étrangers, on trouve en premier lieu des Allemands, puis des Italiens, des Portugais, des Français et des Espagnols. Ces cinq groupes représentent à eux seuls la moitié des immigrants étrangers en Suisse.

Quant à la population de nationalité suisse, elle a augmenté de 37 000 personnes en 2014, pour atteindre plus de 6,23 millions de personnes. Ceci grâce aux acquisitions de la nationalité helvétique (+ 32 800) et à un léger accroissement naturel positif (+ 2700 individus). (com./réd.)

■ Info

Islam et Société

Alors que l'Union démocratique du centre (UDC) s'oppose à la mise en place d'un *Centre suisse Islam et Société* (CSIS) à l'Université de Fribourg, les cours ont pourtant débuté dans la sérénité depuis septembre. Un enseignement qui se situe bien loin d'une école coranique ou d'une formation d'imams. L'inauguration du CSIS est prévue en 2016. (cath-info/réd.)

De l'introspection au cœur

Parfois je me surprends à vivre en dehors de moi-même. J'ai l'impression alors que ma vie s'écoule hors, à côté ou derrière moi. Distrain, préoccupé, tournant en rond, ruminant mes états d'âme, fuyant dans l'activisme, je ne suis pas présent à moi-même. Bref, je suis ailleurs mais pas ici, avant ou après mais pas maintenant, dehors mais pas dedans. Dans un éclair, il m'arrive d'en prendre douloureusement conscience. « Cette vie que je mène n'est qu'une vie morte », disait déjà Lucrèce.

Le succès de la méditation, lié au mode de vie imposé par notre société (le paysan d'autrefois pratiquait, comme Monsieur Jourdain¹ la prose, la pleine conscience sans le savoir), nous rend attentifs à l'importance de vivre l'instant présent, d'habiter son corps, d'accepter ce qui est, de faire la clarté dans la confusion des états d'âme et de les réguler afin d'accroître notre présence à nous-même et au monde. Rousseau en son temps ne nous enseignait-il pas déjà que rentrer en soi-même et écouter la voix de sa conscience dans le silence des passions est vertu, science sublime des âmes simples ?

Si l'introspection et la quête de la pleine conscience sont hygiène mentale pour vivre en bonne intelligence avec soi-même et le monde, elles ne demeurent cependant qu'un socle sur lequel l'aventure spirituelle peut être. L'expérience d'éveil, c'est un voile qui nous empêchait de voir et qui sou-

dain se déchire, une porte qui s'ouvre sur une autre demeure, un souvenir qui nous arrête net et brise la monotonie de notre quotidien. Mais elle n'est que le seuil qui mène de l'autre côté du miroir : « La beauté de ce que notre œil voit est parfois subtile et poignante comme une lame qui pénétrerait jusqu'au cœur même du mystère, et semble même atteindre l'autre côté des choses. »² Il faut que le souffle de l'Esprit se joigne à notre esprit pour pressentir et parfois séjourner en cet autre monde qui fonde et tisse notre quotidien. Il est là, si proche et pourtant ineffable, si difficilement dicible.

Dans la Bible, la rencontre de Dieu - l'éveil - se vit par et dans le cœur. S'efforcer à la pleine conscience est aidant. Il faut toutefois l'heureuse brisure ouvrant un passage. L'accès à notre cœur nous donne alors de percevoir que nous sommes nés de Dieu, vivant pleinement par son Amour.

Luc Ruedin sj

- 1 • Molière, *Le Bourgeois gentilhomme*, acte II, scène IV. (n.d.l.r.)
- 2 • Philippe Jaccottet, « Remerciement pour le prix Rambert » (1956), reproduit in *Une transaction secrète*, Paris, Gallimard 1987, pp. 293-294.

La crainte de Dieu

●●● **Jerry Ryan**, Winthrop, MA (USA)
ancien employé à l'Aquarium de Nouvelle-Angleterre
et ancien Petit Frère de Jésus

Je n'ai fait qu'une seule expérience concrète du monde *surnaturel* et ce fut pendant la messe d'enterrement de Dorothy Day.¹ On lisait les Béatitudes (Mt 5,3-12). Dès les premiers mots, j'aperçus des étincelles provenant du cercueil de Dorothy. J'ai d'abord cru à un court-circuit, mais personne ne semblait s'en inquiéter. La lecture de l'Évangile se poursuivait comme si de rien n'était. Les gens qui m'entouraient ne réagissaient nullement, alors que pour ma part j'étais affolé ! Il faut dire que je passais à l'époque par un très mauvais moment : ma vie s'effondrait et je perdais les pédales. A la fin de la lecture, le jet d'étincelles cessa et tout redevint normal.

Je n'osais pas en parler à qui que ce soit, et personne n'en dit mot. Il me fallut plusieurs années pour trouver le courage de demander à Pat Jordan s'il avait remarqué quelque chose d'étrange pendant l'enterrement de Dorothy. Mais non, rien. Quand je lui ai décrit ce qui m'était arrivé, il m'a simplement répondu : « C'était évidemment à ton intention. »

Et voilà. Ce signe m'avait été envoyé au moment où j'en avais le plus besoin ... et ma seule réaction avait été un mélange de peur et de honte. J'arrive à

présent à y penser avec gratitude et joie. C'est même devenu pour moi le signe que ni Dieu ni Dorothy ne m'avaient abandonné, tout pathétique que j'étais alors. Mais comme il m'a fallu du temps pour le comprendre !

De la crainte à la joie

Ma timidité et ma peur faisaient peut-être écho à la réaction des femmes qui apportèrent leur myrrhe au tombeau du Christ, au matin de Pâques. Tout d'abord, elles n'ont osé dire à personne qu'elles avaient vu un ange proclamer que Jésus était ressuscité. Même à l'Ascension, il y avait encore des disciples en proie au doute. Lorsque le Christ ressuscité apparut pour la première fois à ses apôtres, ils furent « remplis de crainte », tout confus ; ils croyaient avoir vu un fantôme. Cette confusion ne serait-elle pas l'indice de cette inquiétude que nous n'osons presque jamais nommer mais qui nous hante tous plus ou moins : le récit chrétien serait trop beau pour être vrai ?

Le thème de la crainte du Seigneur traverse tout l'Ancien Testament. Il est même d'une importance capitale. La crainte de Dieu est source de la sagesse et définit l'homme juste. Pourtant le Christ ressuscité dit à ses apôtres et aux saintes femmes : « Ne craignez point » ; il transforme leur peur en paix, en joie.

La crainte de Dieu est source de sagesse. Depuis le Nouveau Testament, nous mettons de plus en plus l'accent sur « le parfait amour [qui] bannit la crainte » (1 Jn 4,18), mais cela n'empêche pas que cette crainte demeure une part importante de l'héritage de l'Eglise, l'un des dons du Saint-Esprit, même s'il nous faut subordonner son importance à celle de l'amour.

1 • Journaliste catholique américaine, engagée dans les questions des droits des femmes et de justice sociale. Elle est décédée en 1980. (n.d.l.r.)

Quand j'étais petit, nous apprenions au catéchisme que le Dieu de l'Ancien Testament était un Dieu jaloux et colérique, et que Jésus avait apaisé cette colère et révélé la vraie nature de notre Père, qui est amour. Nous ne parlons plus ainsi aujourd'hui. Nous savons qu'un seul et même Dieu s'adresse à nous dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Cependant, le fait qu'une personne de la Sainte-Trinité se soit faite chair et ait habité parmi nous révèle une profondeur, une qualité d'amour qui dépasse notre imagination. L'Eglise, elle-même, a pris des siècles avant de savoir exprimer l'immensité de ce don, et elle continue d'apprendre à mieux le faire.

Servile ou filiale

Il est naturel de craindre ce que l'on ne connaît pas, ce que l'on ne peut pas contrôler - une bonne partie de la réalité en somme. Mais la crainte de Dieu se place à un autre niveau. Les

auteurs spirituels classiques distinguent entre crainte servile et crainte filiale, tout en soulignant que les deux impliquent les dons de la foi et de la grâce.

La crainte servile provient de la peur d'être châtié - sachant que le châtiment le plus terrible est de perdre Dieu pour l'éternité. Elle dépend d'un certain amour de soi mais aussi de la conscience que sans Dieu nous ne pouvons remplir notre destinée. C'est l'équivalent contemporain de la peur des flammes infernales d'autrefois, de l'enfer dont on n'entend plus souvent parler, sauf à propos de nos pires ennemis. C'est nous-mêmes qui nous infligeons ce châtiment. Il correspond cependant à une réalité dont toute personne munie d'un quelconque instinct de justice est vaguement consciente : Dieu est infiniment miséricordieux, mais c'est à nous de recevoir cette miséricorde et de reconnaître que nous en avons besoin.

Il existe à ce sujet un merveilleux passage dans le roman *Crime et Châtiment* de Dostoïevski, où Marmeladov, complètement ivre, évoque le Jugement dernier. « Il les jugera tous. Il leur pardonnera à tous, les bons et les méchants, les sages et les doux. Et quand il en aura fini avec eux, il nous fera venir. "Approchez, dira-t-il, approchez, vous aussi les ivrognes, approchez, les faibles créatures éhontées !" Nous avancerons tous sans crainte et nous nous arrêterons devant lui et il dira : "Vous êtes des porcs, vous avez l'aspect de la bête et vous portez son signe, mais venez aussi." Et alors vers lui se tourneront les sages

Raphaël,
« La destruction de
Sodome et Gomorre »,
musée de l'Ermitage,
Saint-Petersbourg



et se tourneront les intelligents et ils s'écrieront : "Seigneur ! Pourquoi reçois-tu ceux-là ?" et lui dira : "Je les reçois, ô sages, je les reçois, ô vous intelligents, parce qu'aucun d'eux ne s'est jamais cru digne de cette faveur." Et il nous tendra ses bras divins et nous nous y précipiterons... et nous fondrons en larmes... et nous comprendrons tout... et tous comprendront. »

Tout... Les choses qui nous sont cachées seront révélées, à notre grand soulagement, à notre grand étonnement. Et tout ce qui est en nous, mais invisible aux autres, sera révélé. Nous ne serons plus seuls avec nos réalités profondes, y compris celles de nos pires blessures que nous ne pouvons partager avec personne en ce monde. La crainte filiale, par contraste, est celle d'un fils qui a peur d'offenser un père aimant et généreux auquel il doit tant. Les philosophes et les savants peuvent bien nous dire que Dieu est impassible - en d'autres termes qu'il ne peut pas souffrir. Pourtant quand Dieu parle de lui-même dans les Ecritures, il semble humain, très humain. A travers son Fils, Dieu se révèle Père, Père de Jésus et notre Père, avec tous les espoirs qu'un père projette sur ses enfants.

Un mystère infini

Ces distinctions entre les différentes formes de la crainte de Dieu sont intéressantes. Il n'en reste pas moins que dans la pratique elles s'entremêlent. La clef de la crainte de Dieu est peut être le fait que cette « vertu » persiste au Paradis et grandit en unisson avec l'amour. L'espérance et la foi passeront, l'amour et la crainte de Dieu ne passeront point. Nous n'aurons plus

peur de perdre Dieu ou de l'offenser. Ne demeureront que gratitude, sécurité, amour toujours plus grand, même si Dieu restera à jamais indéchiffrable, la source incompréhensible de notre joie, une beauté inconnue qu'il nous faudra toujours découvrir, plus profondément. La terreur d'autrefois sera transformée en une admiration tremblante, toujours plus pure et plus riche, devant la grandeur de Dieu. La plénitude inépuisable de Dieu nous offrira pour toujours des horizons sans limites.

Ne serait-il pas possible cependant que cette modalité ultime de la crainte de Dieu soit déjà présente en nous lors de notre vie terrestre, sous une forme primitive et imparfaite, comme un germe d'éternité ? En une sorte de respect émerveillé devant l'inconnu, un inconnu qui ne fait plus peur mais qui est source de notre joie, anticipation d'une joie toujours plus grande ?

Je pense enfin à un autre aspect de la « crainte de Dieu ». Comme le disait Charles Péguy, « tout ce que nous ressentons, toutes les émotions que nous devrions éprouver envers Dieu, il fut le premier à les éprouver envers nous. » Quel mystère ! Dieu a peur. Il a peur de nous perdre... C'est pour cela qu'il est né de la Vierge Marie, qu'il a souffert sous Ponce Pilate. Voilà l'amour parfait, celui qui chasse la crainte et la transforme en cette admiration tremblante, cet émerveillement redoutable devant la Résurrection et la mort de la Mort.

J. R.

(traduction Janine Langon)

Cana ou guérison ?

Le premier miracle de Jésus

●●● **Ariel Álvarez Valdés**, *Santiago del Estero (Argentine)*
bibliste, Fondation pour le dialogue entre science et foi

Si on nous demandait quel fut le premier miracle de Jésus, nous n'hésiterions pas à répondre que c'est celui de l'eau changée en vin lors d'un mariage à Cana. L'évangile de Jean le dit d'ailleurs explicitement : « Tel fut, à Cana de Galilée, le commencement des signes de Jésus » (Jn 2,11). Or les trois autres évangélistes ignorent ce miracle et rapportent chacun un autre « premier » miracle, mettant en scène le Christ guérisseur.

Pourquoi les évangélistes ne se sont-ils pas accordés sur le premier miracle de Jésus ? L'eau transformée en vin pour Jean, la guérison d'un démoniaque dans la synagogue de Capharnaüm pour Marc et Luc, celle d'un lépreux chez Matthieu. Parce qu'ils ne prétendaient pas donner à leurs lecteurs un récit historique de l'activité miraculeuse de Jésus, mais plutôt leur transmettre un message religieux, que chacun d'eux adapta de la manière qu'il jugeait la meilleure.

Voici comment l'évangile de Marc, le plus ancien, relate le premier miracle de Jésus : « Ils pénétrèrent dans Capharnaüm. Et dès le jour du sabbat, entré dans la synagogue, Jésus enseignait. Ils étaient frappés de son enseignement, car il enseignait en homme qui a autorité et non pas comme les scribes. Justement, il y avait dans leur synagogue un homme possédé d'un esprit impur ; il s'écria : "De quoi te mêles-tu, Jésus de Nazareth ? Tu es venu pour nous perdre. Je sais qui tu es : le Saint de Dieu." Jésus le menaça : "Tais-toi et sors de cet homme." L'esprit impur le secoua avec violence et il sortit de lui en poussant un grand cri. Ils furent tous tellement saisis qu'ils se demandaient les uns aux autres : "Qu'est-ce que cela ? Voilà un enseignement nouveau, plein d'autorité ! Il commande même aux esprits impurs

et ils lui obéissent !" Et sa renommée se répandit aussitôt partout, dans toute la région de Galilée » (Mc 1,21-28).

Infestés d'esprits

Pour comprendre pourquoi, selon Marc, ce miracle est le premier que Jésus a accompli, il faut se souvenir que l'évangéliste a écrit pour les chrétiens de Rome, c'est-à-dire des chrétiens d'origine païenne. Il veut les convaincre de l'immense puissance et de l'autorité de Jésus. Or, dans le milieu païen de l'Antiquité et notamment à Rome, il n'y avait pas plus grande manifestation de puissance que l'exorcisme. En fait, les Anciens pensaient que l'air était infesté de milliers d'esprits impurs qui cherchaient à entrer dans les corps pour tourmenter les humains, et qu'une fois ceux-ci dans la place, le malade ne pouvait s'en libérer que par la cérémonie de l'exorcisme qui, il faut bien le dire, n'était pas toujours efficace. Seule une personne possédant un pouvoir considérable pouvait affronter les démons.

Nous savons, par des écrivains de l'époque comme Flavius Josèphe (qui écrivait justement à Rome), que cette cérémonie était très complexe. On prenait un anneau de métal, auquel on

attachait une plante particulière. Puis l'exorciste le mettait sur le nez du possédé et récitait une série d'incantations secrètes en sommant le démon de quitter sa victime et de ne plus revenir. Pour preuve de la libération du malade, l'esprit, en sortant, devait renverser un récipient plein d'eau, placé à une certaine distance. En outre, la racine de la plante utilisée pour l'exorcisme était difficile à acquérir. Elle glissait entre les mains. Pour l'arracher, il fallait verser dessus de l'urine d'une femme. Et après l'avoir arrachée, qui la touchait mourait s'il ne l'enroulait pas autour de son bras à l'aide d'un rite spécial.

Face à un rituel si complexe et peu efficace, Marc choisit comme premier miracle un exorcisme pour bien montrer à ses lecteurs romains le pouvoir immense de Jésus, bien supérieur à tout ce qu'ils avaient vu jusqu'alors. Il enseignait que celui qui se met du côté de Jésus peut vaincre ces puissantes forces du mal qui préoccupaient et effrayaient tant les Romains.

C'est pourquoi Marc raconte quatre exorcismes en tout, et les situe chaque fois aux frontières du pays. Le premier, celui de l'homme de la synagogue (1,22-28), a lieu à Capharnaüm, ville proche de la Gaulanitide.¹ Le second, celui du démoniaque de Gerasa (5,1-20), se situe « sur l'autre rive de la mer », c'est-à-dire en terre païenne, limitrophe de la Palestine. Le troisième, celui de la fille de la Syrophénicienne (7,24-30), a lieu « dans le territoire de Tyr », pays situé au nord de la Palestine. Et le quatrième, celui du jeune épileptique (9,14-24), se produit « dans la région de Césarée de Philippe » (8,27), territoire non juif, limitrophe de la Galilée.

Tous ces exorcismes deviennent des messages forts à l'adresse des lecteurs : le pouvoir et la force de Jésus de Nazareth sont destinés à les aider, eux, des païens souvent persécutés et mis à l'écart, de même que tous ceux qui se trouvent aux frontières de la vie, à la marge de la société.

Réintégrer le monde des vivants

Matthieu écrit son évangile dix ans après Marc. Ses destinataires ne sont pas d'origine païenne, mais majoritairement des croyants d'origine juive, et donc marqués par la culture de ce peuple. Or, pour la mentalité juive de cette époque (comme pour de nombreuses cultures de l'Antiquité), il n'existait pas de maladie plus affreuse et plus terrifiante que la lèpre. Aussi Matthieu choisit-il comme premier miracle de Jésus la guérison d'un lépreux.

En voici le récit : « Comme il descendait de la montagne, de grandes foules le suivirent. Et voici qu'un lépreux s'approcha et, prosterné devant lui, disait : "Seigneur, si tu le veux, tu peux me purifier." Il étendit la main, le toucha et dit : "Je le veux, sois purifié." A l'instant, il fut purifié de sa lèpre. Et Jésus lui dit : "Garde toi d'en dire mot à personne, mais va te montrer au prêtre et présente l'offrande que Moïse a prescrite : ils auront là un témoignage." » (Mt 8,1-4).

On appelait alors « lèpre » toutes sortes de maladies de peau. Certains témoignages sur ces pathologies sont effrayants : les malades voyaient leurs oreilles tomber, leurs paupières se détacher, leur peau se couvrir d'ulcères. Peu à peu, ils perdaient doigts et orteils, leurs muscles se désintégraient et leurs mains se contractaient pour

1 • Approximativement, le Golan.

prendre l'aspect de griffes ou de sabots. Alors le malade perdait la raison, entraînait dans le coma et finissait par mourir de façon horrible.

La terreur que les Juifs éprouvaient face à la lèpre était telle que la Bible consacre deux chapitres entiers à cette maladie ainsi qu'à sa prévention (Lévitique 13 et 14), ce qui n'est le cas pour aucun autre mal.

Mais si la souffrance physique du lépreux était terrible, sa situation sociale était pire encore. Dès que le diagnostic de la lèpre était posé, on expulsait immédiatement le malade hors de sa famille et de sa communauté et il ne pouvait plus entrer dans la ville. Il était condamné à vivre seul en rase campagne (Lv 13,46), de se couvrir de haillons et de ne pas se peigner les cheveux, de se mettre un bandeau sur la bouche et de crier continuellement en marchant : « impur, impur » (Lv 13,45). Il était réellement un mort vivant.

La loi juive énumère les soixante et une situations qui rendent quelqu'un impur. La deuxième en importance (qui suit immédiatement celle avec un mort) est le contact avec un lépreux. Il suffisait que l'un d'eux passe la tête à l'intérieur d'une maison pour que celle-ci devienne impure des fondations à la toiture. Personne n'avait le droit d'approcher un lépreux à moins de deux mètres de distance, et si le vent soufflait dans sa direction, il devait s'éloigner à cinquante mètres. Certains maîtres juifs se vantaient de n'avoir jamais mangé un œuf acheté dans une rue où un lépreux était passé, d'autres de leur lancer des pierres jusqu'à ce qu'ils s'en aillent, d'autres encore de se cacher ou de partir en courant lorsqu'ils en voyaient un de loin.

La purification d'un lépreux pouvait donc être un miracle suffisamment impressionnant aux yeux d'un Juif

pour que Matthieu le place à la tête de la liste des prodiges opérés par Jésus. Surtout au vu de la manière stupéfiante dont il l'avait exécuté : en touchant le malade ! Du jamais vu pour un Juif. Il n'est peut-être pas exagéré de penser que la phrase de l'Évangile qui donna le plus de frissons aux lecteurs de Matthieu est celle-ci : « Jésus étendit la main et le toucha » (8,3).

Il y a cependant une autre raison à ce choix de Matthieu. Les grands personnages de la tradition juïvaïque avaient eux-mêmes déjà joui de ce pouvoir de guérir les lépreux. La Bible rapporte que Moïse avait sauvé sa sœur Miryam de la lèpre (Nb 12, 9-16) et le prophète Elisée avait fait de même pour le général syrien Naamân (2 R 5,1-14). Matthieu a donc voulu, par l'exemple de ce miracle, enseigner à ses lecteurs que Jésus était au même niveau que Moïse ou le prophète Elisée, deux grands ancêtres du peuple d'Israël.

Encore le démon

Saint Luc, de son côté, écrivit son évangile à peu près à la même époque. À l'instar de Marc, il s'adressait à un groupe de chrétiens d'origine païenne. Il a donc préféré se référer à l'autre « premier miracle » de Jésus, à savoir la guérison du démoniaque dans la synagogue de Capharnaüm (Lc 4,31-37). Il s'attendait à provoquer ainsi chez ses lecteurs le même effet que Marc.

Enfin, c'est en dernier que Jean écrivit son évangile. Mais à la différence des trois autres évangélistes (qui tout au long de leur œuvre avaient voulu montrer que Jésus était doté d'un pouvoir impressionnant et d'une grande autorité), saint Jean voulait enseigner autre chose.

L'annonce du Messie

La communauté de Jean était confrontée à des groupes de Juifs qui rejetaient Jésus et ne l'acceptaient pas comme Messie. Le problème de Jean n'était donc pas tant de convaincre ses lecteurs (dont beaucoup venaient du judaïsme) du pouvoir qu'avait Jésus de faire des miracles, mais du fait qu'il était bien le Messie attendu, l'envoyé de Dieu. Il le dit expressément à la fin de son ouvrage : « [Ces signes] ont été consignés pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu » (Jn 20,31).

Pourquoi Jean rapporte-t-il alors la transformation de l'eau en vin comme premier miracle de Jésus ? « Or, le troisième jour, il y eut une noce à Cana de Galilée et la mère de Jésus était là. Jésus lui aussi fut invité à la noce ainsi que ses disciples. Comme le vin manquait, la mère de Jésus lui dit : "Ils n'ont pas de vin." Mais Jésus lui répondit : "Que me veux-tu, femme ? Mon heure n'est pas encore venue." Sa mère dit aux serviteurs : "Quoi qu'il vous dise, faites-le." Il y avait là six jarres de pierre destinées aux rites juifs de purification ; elles contenaient chacune de deux à trois mesures. Jésus dit aux serviteurs : "Remplissez d'eau ces jarres" ; et ils les emplirent jusqu'au bord. Jésus leur dit : "Maintenant puisez et portez-en au maître du repas." Ils lui en portèrent, et il goûta l'eau devenue vin - il ne savait pas d'où il venait, à la différence des serviteurs qui avaient puisé l'eau -, aussi il s'adressa au marié et lui dit : "Tout le monde offre d'abord le bon vin et, lorsque les

convives sont gris, le moins bon ; mais toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant !" Tel fut, à Cana de Galilée, le commencement des signes de Jésus. Il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui » (Jn 2,1-11).

C'est que, selon la croyance juive, lorsque le Messie viendra, Dieu fêtera l'évènement comme une immense fête nuptiale où l'époux serait Dieu lui-même et la mariée le peuple d'Israël. Ce jour-là, Dieu s'unira à son peuple et dès lors, il prendra soin de lui dans un amour éternel et ne l'abandonnera plus jamais. C'est ce qu'annonçait, par exemple, le prophète Isaïe : « Comme le jeune homme épouse sa fiancée, tes enfants t'épouseront, et de l'enthousiasme du fiancé pour sa promise, ton Dieu sera enthousiasmé pour toi » (Is 62,5). De même, le prophète Osée : « Je te fiancerai à moi pour toujours, je te fiancerai à moi par la justice et le droit, l'amour et la tendresse. Je te fiancerai à moi par la fidélité et tu connaîtras le Seigneur » (Os 2,21-22). Et l'on trouve la même annonce chez de nombreux autres prophètes.

« Noces de Cana », fresque du XV^e siècle, basilique Sainte-Catherine d'Alexandrie, à Galatina (It)



De même, selon la tradition, cette fête nuptiale se caractérisera par l'abondance du vin servi, comme le dit notamment Amos : « Alors le vin nouveau ruissellera sur les coteaux et toutes les collines en seront inondées » (Am 9,13) et Isaïe : « Le Seigneur de l'univers va donner sur cette montagne un festin pour tous les peuples, un festin de viandes grasses et de vins fins » (Is 25,6). Et même un livre apocryphe de cette époque (Baruch 29,5) dit à propos des noces du Messie : « Ce jour-là chaque cep de vigne portera 1000 branches, chaque branche 1000 grappes, chaque grappe aura 1000 grains et chacun donnera 500 litres de vin. » En montrant Jésus participant à une noce, saint Jean enseigne à ses lecteurs que le temps des noces eschatologiques, celles que Dieu a préparées pour la fin des temps, est arrivé avec Jésus.

Si nous ajoutons qu'au cours de cette fête, Jésus fait apparaître 600 (!) litres de vin, une quantité démesurée (on n'aurait jamais pu boire tant de vin dans une fête populaire), le message est clair : Jésus est le Messie attendu, il est l'envoyé de Dieu qui apporte le vin en abondance ; c'est donc que les temps de la fin ont commencé.

Le miracle des noces de Cana (comme tous les miracles de Jésus chez saint Jean) ne prétend pas démontrer un pouvoir « extérieur » de Jésus, mais faire voir sa personne « intérieure ». Il ne veut pas révéler ce que Jésus « peut » faire, mais « qui il est ». C'est la raison pour laquelle Jean ne parle pas de « miracle », mais de « signe ». En effet, un signe renvoie à autre chose, qui ne se voit pas. Il est la trace d'une autre réalité, plus profonde, que le lecteur doit découvrir.

Enfin, si nous notons que les 600 litres d'eau que Jésus remplace par du vin n'étaient pas dans des récipients quelconques mais « dans des jarres de pierre destinées aux rites juifs de purification », le message est encore plus frappant : les rites et les pratiques juives n'ont plus cours ; ils sont maintenant remplacés par le vin de l'eucharistie.

Un libérateur

Chaque « premier miracle » rapporté par les évangélistes a sa signification propre. Chez Jean, il nous enseigne que Jésus est véritablement le Messie, l'envoyé de Dieu, et que nous ne devons attendre aucun autre sauveur. Chez Marc et chez Luc, il nous dit que le pouvoir du Messie est là pour nous, pour vaincre les forces des ténèbres qui nous asservissent intérieurement. Et chez Matthieu, il nous indique que Jésus a aussi le pouvoir de vaincre les divisions sociales et les discriminations que notre société fabrique à l'encontre de certaines personnes « impures ».

Chacun des évangélistes a annoncé cette Bonne Nouvelle à sa communauté du mieux qu'il le pouvait et dans le langage qu'il connaissait. Dans le monde d'aujourd'hui, où les gens sont accablés et opprimés par des ségrégations sociales, nous devons, en tant que chrétiens, montrer que la puissance du Messie vit en nous et que nous pouvons reproduire le miracle qui consiste à libérer les hommes des forces obscures qui les oppriment, intérieurement et extérieurement.

A. Á. V.

(traduction Claire Chimelli)

La force du groupe

Les 30 ans de l'ABC

●●● **François-Xavier Amherdt**, Fribourg
professeur de théologie à l'Université de Fribourg et
président de l'ABC

Comme le dit la belle Exhortation de Benoît XVI *La Parole du Seigneur (Verbum Domini, 2010)*, la pastorale biblique n'est pas une pastorale parmi d'autres, à côté de la catéchèse, du service des frères ou de la liturgie. Le pape émérite parle bien de « l'animation biblique de toute la pastorale » (n° 73), c'est-à-dire de la présence centrale de la Parole de Dieu dans l'ensemble de la vie et de l'agir de l'Eglise. Car la Bonne Nouvelle de l'Ancien et du Nouveau Testament se trouve au cœur de l'enseignement et de la catéchèse, des sacrements et de la prière, de la diaconie et de la présence auprès des plus pauvres ; au centre du rassemblement des hommes et des femmes autour du Seigneur Trinité d'amour.

Favoriser « l'animation biblique de la pastorale » est un art, auquel se consacrer, dans tous les cantons francophones, l'Association biblique catholique de Suisse romande (l'ABC). Elle propose divers moyens (groupes bibliques, formations, soirées, sessions, conférences, cahiers² et publications...), afin que chacun(e) puisse faire une rencontre personnelle de Dieu dans sa Parole de vie.

Fondée en 1985 par deux Valaisans, le chanoine Grégoire Rouiller et la bibliste Marie-Christine Varone, l'ABC a pu compter ensuite sur la participation du dominicain fribourgeois Jean-Michel Poffet et du signataire de cet article. L'équipe d'animation compte aujourd'hui une douzaine d'exégètes catholiques romands.³ Avec le soutien et l'accord des évêques de Romandie, l'ABC se met à disposition de toute personne, mouvement, paroisse, unité pastorale, décanat, région, canton ou diocèse désireux d'approcher l'Ecriture et d'en faire une nourriture fructueuse pour l'existence et la vie spirituelle.

« Ignorer les Ecritures, c'est ignorer le Christ », affirmait saint Jérôme, le traducteur de la Bible en latin. La pastorale biblique serait donc indispensable pour accompagner les chrétiens dans leur découverte de la Parole de Dieu. L'Association biblique catholique de Suisse romande s'y emploie depuis 30 ans.¹

- 1 • Le 14 novembre prochain, l'ABC célébrera ses 30 ans à la Pelouse-sur-Bex par une journée œcuménique ouverte à tous. Inscriptions : accueil@lapelouse.ch.
- 2 • Voir les recensions des derniers *Cahiers de l'ABC*, in *choisir* n° 666, juin 2015, pp. 39-40.
- 3 • Les Sœurs de Saint Maurice Isabelle Donegani, Jeanne-Marie d'Ambly et Adrienne Barras, François-Xavier Amherdt, Didier Berret, Lionel Bouquin, Luc Devillers, Monique Dorsaz, Barbara Francey, Philippe Hugo, Vincent Lafargue, Philippe Lefebvre et Guy Luisier.
- 4 • Cf. **Christoph Theobald**, « Lire les Ecritures dans un contexte de mutation ecclésiale », in **Jean-François Bouthors** (dir.), *La Bible sans avoir peur*, Paris, Lethielleux 2005, pp. 263-292.

S'exposer ensemble

Parmi les diverses approches de l'Ecriture, c'est la lecture en groupe que privilégie l'ABC. En cette période de transformation ecclésiale,⁴ les groupes

bible

bibliques rassemblent des personnes dont les liens avec les communautés et la foi chrétiennes s'avèrent parfois divers et distendus. L'acte de s'exposer ensemble - athées, non-croyants, agnostiques ou croyants - à la même Parole de vie peut être particulièrement bénéfique, à condition de donner à la lecture « culturelle et existentielle » toute sa valeur. La Bible sert de miroir à tout homme de bonne volonté, elle est un des patrimoines de l'humanité, elle demeure le livre le plus acheté et le plus lu dans le monde, elle renvoie chacun aux fondements de son humanité, dans sa dignité et sa fragilité, elle peut servir de socle commun pour l'élaboration d'un nouvel humanisme.



Dans un deuxième et troisième temps, l'Écriture peut interpeller les lecteurs à travers les partages et les témoignages donnés dans le groupe et amener l'un ou l'autre à des démarches de conversion où il se fait disciple-apprenant, à l'école de la figure fascinante du Christ. Le lecteur devenu disciple peut ensuite aller jusqu'à rejoindre explicitement l'Église et se laisser engendrer à la vie nouvelle et à la foi.

Ce processus explique pourquoi les sessions de l'ABC sont ouvertes aussi bien aux fidèles catholiques souhaitant approfondir leurs connaissances et nourrir leur relation au Seigneur, qu'aux « chercheurs de sens » d'âges, de conditions et d'origines multiples, et aux croyants d'autres confessions chrétiennes (frères et sœurs réformés) ou traditions religieuses. Dans chaque session, la Parole est lue, partagée, expliquée, méditée, priée et célébrée. Ainsi conçus, les groupes bibliques peuvent constituer de petites cellules ecclésiales en devenir, des « *ecclesio-lae*⁵ domestiques », des « communautés de base vivantes » et représenter un des « actes instituant » susceptibles de faire naître l'Église de demain.⁶ Ainsi que le souligne *Verbum Domini* (n° 53), « l'efficacité de la Parole », semblable à la pluie et la neige qui fécondent la terre (cf. Is 55,10-11) ou à une épée à deux tranchants qui opère un discernement dans nos existences (cf. He 4,12),⁷ se réalise dans la mesure où nous laissons son « travail s'effec-

5 • Petites Églises.

6 • Cf. Gilles Routhier, « L'Église naît de la Parole », in Luca Bresan, Gilles Routhier (dir.), *Le travail de la Parole*, Bruxelles, Lumen Vitae 2011, pp. 123-138.

7 • Cf. Jadwiga Loulier-Pajor et François-Xavier Amherdt, *Catéchèse. La Parole au centre*, St-Maurice, Saint-Augustin 2007.

tuer en nous ».⁸ Cela implique une attitude de « dé-maîtrise » des connaissances antérieures et des convictions trop arrêtées, une disponibilité à entendre à neuf le texte, comme si c'était la première fois que nous le percevions, bref, une volonté de répondre au « commandement » central de l'Ancien Testament : « Shema Israël, écoute, mon peuple, tu as deux oreilles et une seule bouche ! » (Dt 6,4).

La voix du texte

Mettre la Parole au cœur de l'activité et des orientations pastorales, ainsi que l'a tenté pendant son ministère à Milan le cardinal Martini à travers la *lectio divina* pour tous,⁹ requiert des responsables et agents de la pastorale un véritable acte de foi. La Parole de Dieu est vraiment à l'œuvre dans le monde et dans le cœur de nos contemporains (cf. 1 Th 2,13), elle est capable de rejoindre et de transformer ceux qui sont prêts à l'accueillir, elle est la source de nos programmes et initiatives d'évangélisation, elle prend corps dans la chair des lecteurs qui la font circuler entre eux et lui donnent espace.¹⁰

C'est le constat de l'ABC : en ne projetant pas trop vite sur le texte des éléments d'expérience ou de compréhension déjà acquis, en ne figeant pas le sens en une configuration unique qu'apporterait l'animateur ou l'un des membres du groupe plus qualifié, en ne faisant pas trop appel à des informations extérieures, historiques ou même théologiques qui pourraient devenir envahissantes, en nous laissant traverser par la Parole de manière totalement gratuite, sans vouloir trop vite « l'actualiser » de façon utilitaire, en pariant sur les bienfaits de cette désappropriation vécue à plusieurs dans un enrichissement mutuel très ecclésial, nous constatons combien la lecture nous transfigure. Elle permet d'entendre la voix du texte que l'Esprit fait résonner aujourd'hui à travers les Eglises (cf. Ap 2-3). Et de voir l'invisible, comme le proposait déjà Ignace de Loyola avec ses *Exercices spirituels* et sa méthode de contemplation biblique à travers les cinq sens.

La lecture en groupe ouvre des chemins du Royaume de Dieu au milieu du chaos actuel, elle suscite en chaque lecteur une vocation de prophète dans la liberté de l'Esprit, elle fait retentir pour le monde la joyeuse annonce du salut en Jésus Christ.¹¹ Pour que, « piqués au cœur » par l'écoute de la Parole (tels les gens rassemblés le jour de la Pentecôte : Ac 2,37), nous faisons de la lecture une fervente « garde du cœur », à l'image de Marie qui « gardait avec soin toutes ces paroles et les repassait dans son cœur » (Lc 2,19).¹²

Fr.-X. A.

bible

A paraître :

François-Xavier Amherdt,
L'animation biblique de la pastorale. 120 propositions concrètes,
Paris, Cerf 2015

8 • Cf. Gilles Routhier, op. cit.

9 • Cf. Carlo Maria Martini, « Place centrale de la Parole de Dieu dans la vie de l'Eglise et l'animation biblique de la pastorale », in *Esprit et Vie* n° 254, décembre 2012, pp. 22-29.

10 • Cf. Isabelle Donegani, « Lire la Bible en groupe : une urgente nécessité spirituelle », in *Centre pour l'analyse du discours religieux, Sémiotique et Bible* n° 153, Lyon 2014.

11 • Voir *Evangelii Gaudium*, exhortation *La joie de l'Evangile* du pape François, Rome 2013.

12 • Cf. Isabelle Donegani, op. cit.

Identités

L'Europe centrale et les réfugiés

●●● **André Liebich**, Genève

professeur honoraire d'histoire et politique internationales,
IHEID¹

Le refus affiché par la Hongrie, la Pologne, la République tchèque et la Slovaquie d'accueillir des réfugiés d'autres continents a choqué l'Occident. Et démontré, si c'était encore nécessaire, l'existence d'un fossé culturel entre l'Est et l'Ouest. Une différence de fond qui s'explique par l'histoire.²

On aurait pu penser que les quatre nouveaux membres de l'Union européenne en Europe centrale (la Hongrie, la Pologne, la République tchèque et la Slovaquie) avaient toutes les raisons d'accueillir les réfugiés qui frappent à leur porte. Nombreux se souviennent qu'après l'insurrection hongroise de 1956, le monde a reçu 200 000 réfugiés, soit 2 % de la population du pays ; le même nombre de Tchécoslovaques a fui après l'écrasement du *Printemps de Prague* en 1968 ; et 250 000 Polonais ont trouvé refuge à l'Ouest après la proclamation de la loi martiale en 1981, qui a mis fin à l'expérience de la fédération de syndicats *Solidarność* (solidarité en polonais). Et pourtant, ces pays se renferment face aux nouveaux malheureux issus d'Asie et d'Afrique, au point d'ériger des murs et des barbelés, à l'instar de ceux qu'ils ont eux-mêmes connus dans le passé et qu'ils ont défaits en signe joyeux d'une nouvelle époque, celle où ils ont pu rejoindre l'Europe.

Les excuses avancées pour ce comportement ne sont guère convaincantes : « Il n'y a pas de mosquée chez nous, les réfugiés n'y seraient pas à l'aise », a déclaré le Premier ministre slovaque. Un haut fonctionnaire polonais a argumenté : « Les réfugiés insistent pour aller en Allemagne ; ce serait

une injustice de les obliger à venir chez nous. » Et le ministre des Affaires étrangères hongrois, sans citer de sources, a brandi la perspective de trente à trente-cinq millions de réfugiés s'appêtant à déferler sur l'Europe.

Le manque de générosité de ces pays, l'oubli de leur propre passé récent ont fait l'effet d'une douche froide en Europe occidentale. C'est qu'à force de vivre sur un continent apparemment unifié, on escamote les différences profondes qui séparent ce qu'on a appelé *la nouvelle Europe de la vieille Europe*. Pourtant, ces différences existent et elles sont à chercher dans l'expérience tant lointaine que récente de ces quatre pays récalcitrants.

L'usage de l'autre

L'expérience coloniale, ou son absence, constitue une première différence entre la vieille et la nouvelle Europe.

- 1 • Institut de hautes études internationales et du développement. André Liebich est aussi chercheur invité à l'Institut für die Wissenschaft vom Menschen de Vienne.
- 2 • Cet article reprend les thèmes esquissés par l'auteur dans *Le Temps* (16.09.2015) et de manière plus élaborée dans « How Different is the New Europe ? Perspectives on States and Minorities », in *CEU Political Science Journal* n° 3, Budapest 2008, pp. 269-292.

Aucun des pays de l'Europe centrale n'a possédé ou fait partie d'un empire outre-mer. Presque tous les membres de l'Union européenne (UE) en Europe occidentale ont été des puissances coloniales ou, comme Malte, l'Irlande et Chypre, ont adhéré à des empires coloniaux. En fait, plusieurs pays ouest-européens - la France, le Royaume-Uni, les Pays-Bas et le Danemark - disposent encore de territoires coloniaux ; et le Portugal n'a lâché Macao, sa dernière et l'une de ses plus anciennes colonies, qu'en 1999. Aujourd'hui, il y a moins de deux millions d'habitants qui vivent dans les dépendances coloniales.

Mais si l'époque coloniale proprement dite semble révolue, elle a laissé des traces durables, surtout en ce qui concerne « l'usage de l'autre. » On constate les séquelles du colonialisme dans toutes les grandes villes de la vieille Europe. Ainsi, on ne se retourne pas dans les rues de Londres, de Paris ou d'Amsterdam quand on voit un Africain ou une femme voilée. On n'est pas surpris en Occident quand on entend un ressortissant d'un pays du Sud parler la langue locale. Sur un plan encore plus anecdotique, on ne compte plus les restaurants pakistanais à Londres, ceux qui servent du couscous à Paris ou la rijsttafel en Hollande.

Tout ceci reste étranger pour les pays d'Europe centrale. Ils ne se sont jamais remis d'avoir manqué la première vague de globalisation, celle induite par l'ouverture sur l'Atlantique dès le XVI^e siècle. Ainsi Prague, qui rivalisait avec Paris au Moyen-Age en tant que capitale européenne, est devenue une ville de province. L'isolement de ces pays à l'Est a été encore renforcé par presque un demi-siècle de communisme.

Si l'étranger aux traits bien distincts n'est pas familier à l'Est, l'attitude envers lui est aussi très différente de celle qu'on connaît à l'Ouest. « Nous sommes ici parce que vous étiez là », disent les pancartes des manifestants indiens à Londres. Et les élites ouest-européennes, fières de leur ouverture et de leur antiracisme, éprouvent une mauvaise conscience envers ces gens du Sud. Rien de tel à l'Est, où l'unanimité se fait autour du rappel de ses propres souffrances, de son innocence historique, et du principe que « nous ne sommes pas responsables des malheurs du monde ».

L'approche de la diversité

A cause de ces expériences divergentes, coloniales et autres, la diversité est une valeur clef à l'Ouest. Quant aux pays de l'Europe centrale, ils ont été, historiquement, le lieu par excellence d'une diversité ethnique, linguistique et religieuse, mais ils sont contents de ne plus l'être. En Europe centrale, Juifs, Slaves et Allemands cohabitèrent pendant des siècles, pas nécessairement en bonne entente mais dans la certitude que chaque communauté faisait partie du paysage. Or cette diversité a été anéantie par le génocide des uns, les expulsions des autres et des mouvements massifs de populations, surtout durant la Seconde Guerre mondiale.

Par ailleurs, la diversité à l'Est est identifiée avec un passé malheureux. Ces pays l'ont connue quand ils étaient privés d'indépendance, quand ils faisaient partie de l'empire des Habsbourg, du domaine des tsars ou encore quand ils vivaient sous la domination prussienne ou ottomane. Ils n'avaient pas alors d'Etat propre et étaient obligés de parler des langues étrangères. Ainsi, si

presque tous les membres occidentaux de l'UE ont une langue commune avec un autre pays - même le suédois, qui est une langue officielle en Finlande -, aucun des nouveaux membres de l'Union ne partage sa langue aujourd'hui avec un autre Etat. Le polonais, le tchèque, le slovaque ou le hongrois n'a de statut officiel que dans son pays éponyme et les peuples concernés s'en réjouissent. L'idéal de l'Etat homogène, emprunté à tort à l'Ouest, fait l'unanimité, même si ces Etats sont dans les faits moins homogènes qu'ils ne le voudraient, comme l'exemple des Roms le démontre.

De même, si presque tous les Etats de la vieille Europe connaissent des autonomies régionales, allant jusqu'au fédéralisme pour répondre aux aspirations de leurs minorités ou pour faire la place aux particularités locales, tous ceux de l'Est restent résolument unitaires. « Une et indivisible » - mot d'ordre engendré par la Révolution française et pourtant contesté même en France - demeure la règle à l'Est.

Les pays d'Europe centrale exaltent, tout en l'exagérant, leur homogénéité actuelle. Que l'arrivée des réfugiés puisse détruire cette apparente harmonie, durement acquise et précieusement gardée, est une crainte évoquée, et attisée par le fait que ces migrants seraient, de manière prédominante, musulmans. Pourtant, seule la Hongrie a connu, pendant cent-cinquante ans, une occupation partielle de son territoire par les Ottomans.

Les Hongrois du reste sont prompts à attribuer à l'occupation ottomane le faible développement de leur pays. Or les causes de cette pauvreté résident ailleurs, notamment dans le fait que la Hongrie se trouve à l'écart des grandes voies de la modernisation. La Pologne se pique d'avoir été un rempart pour le

christianisme contre les envahisseurs de l'Est - *Antemurale Christianitatis* - mais les quelques Tatars polonais n'ont jamais pesé beaucoup dans la composition du pays.

Aujourd'hui « le musulman » est donc un épouvantail, un raccourci pour « l'étranger » qu'on ne veut pas voir chez soi et qu'on n'est pas prêt à assimiler.

Chère souveraineté

Derrière l'hostilité envers l'autre, le nouveau venu, se cache, pour ces quatre pays, une conscience profonde de leur fragilité. Pendant plus d'un siècle, la Pologne a été rayée de la carte, partagée entre trois voisins puissants. Son hymne national débute avec ces paroles : « La Pologne n'est pas encore perdue tant que nous vivons ... », ce qui ne fait que confirmer les craintes des Polonais. La Hongrie, quatre fois plus petite que la Pologne en termes démographiques, avec une population distincte des Slaves et des Latins qui l'entourent, dotée d'une langue sans aucune affinité avec ses voisins, est véritablement obsédée par la peur de sa disparition. Les Tchèques sont enfin seuls chez eux, après avoir expulsé les Allemands en 1945 et coupé les liens avec les Slovaques en 1992 : l'Etat tchèque n'existe que depuis une vingtaine d'années. Et la seule expérience d'indépendance que la Slovaquie a connue dans le passé la renvoie à son statut de satellite allemand durant la Deuxième Guerre mondiale.

Ces quatre pays d'Europe centrale ont attendu bien longtemps pour entrer dans l'UE. Durant la période communiste, l'UE était inatteignable. Pendant les *Trente glorieuses*, les pays du bloc soviétique regardaient, avec envie et regret, la prospérité de l'Ouest qui

creusait l'écart entre eux et leurs voisins. Mais même après s'être émancipés du joug soviétique, les candidats à l'adhésion ont constaté, cette fois avec surprise et déception, la réticence de Bruxelles à leur égard. L'Union européenne les a fait attendre quinze ans pour intégrer cette Europe à laquelle ils estimaient avoir le droit d'appartenir. Ainsi, les pays ex-communistes n'ont pas participé à l'élaboration de l'esprit européen contemporain, qui se veut laïque, pacifiste, moderne ou post-moderne, tolérant à outrance.

L'incompréhension entre les deux parties de l'Union est restée tamisée tant que les pays d'Europe centrale faisaient acte de candidature. Ils ont accepté les conditions que l'UE leur imposait, sans crier à l'hypocrisie qui les obligeait à montrer patte blanche en ce qui concerne leurs conflits ethniques, tandis qu'à l'Ouest de tels conflits persistaient bien plus rudement, comme en Irlande du Nord ou dans le Pays basque. A présent, les nouveaux membres n'hésitent plus à s'affirmer, comme on le constate avec la crise actuelle des réfugiés.

Ce sont les Polonais d'ailleurs qui ont insisté pour qu'on inclue les valeurs chrétiennes dans le débat sur la Constitution européenne. Et alors que la Pologne attendait le dernier feu vert pour entrer dans l'UE, elle a soutenu allégrement l'invasion américaine de l'Irak, condamnée par les piliers de la vieille Europe ; les Polonais se sont même montrés fiers de gouverner une sphère d'occupation en Irak, faisant valoir leur prouesse martiale.

Le principe de non-discrimination, qui est au cœur de l'expérience européenne pour les anciens membres de l'UE, est perçu de manière plus sceptique à l'Est. Si la vieille Europe se définit en vertu de sa tolérance envers les

anciennes minorités ethniques ou envers les nouvelles minorités sexuelles, cette tolérance n'est pas internalisée à l'Est.

Enfin, ce que Bruxelles n'a pas compris, c'est l'importance de la souveraineté pour les pays de l'Est. Longtemps assujettis à la souveraineté limitée dictée par Moscou, ces pays se délectent d'avoir retrouvé une souveraineté perdue ou même jamais encore réalisée. Ils sont non seulement de nouveaux membres de l'Union, mais de nouveaux Etats, tout court, ressuscités comme la Pologne ou la Hongrie ou fraîchement indépendants. S'ils sont entrés dans l'Union, ce n'est pas pour abandonner cette souveraineté récemment arrachée et particulièrement chère, mais pour la renforcer en s'intégrant dans une communauté large et prospère qui, selon eux, leur est redevable à cause des souffrances qu'ils ont connues. Aujourd'hui, le refus d'accepter les quotas voulus par Bruxelles et par certains anciens membres de l'Union est une affirmation de cette souveraineté.

Un fossé qui s'élargira

On comprend mieux ainsi pourquoi le refus d'accueillir les réfugiés constitue à l'Est un élément de consensus social. Cette attitude d'exclusion n'est pas inconnue à l'Ouest, mais elle reste et restera contestée, notamment par les élites, parce qu'elle va à l'encontre de l'identité européenne forgée pendant un demi-siècle. Les populismes à l'Ouest se retrouvent certes renforcés par leur attitude anti-immigrants, mais ils ne sauront acquérir un statut hégémonique.

A. L.

Aller simple vers le Nord

Ils ont fui l'insoutenable cruauté de leur réalité. Accepté l'inévitable migration. Ils rêvent d'un pays d'accueil pour reprendre leur souffle et reconstruire une vie en lambeaux. Ils s'entassent dans des camps ou tentent la longue et précieuse transhumance vers le Nord.

Photographe hongrois, Kristóf Hölvényi a réalisé un reportage, accompagnant les migrants de la gare de Budapest jusqu'à Vienne, en septembre dernier. Il en a offert les droits au Service jésuite des réfugiés (JRS) en geste de solidarité.









Trafics

●●● **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur de films

Sicario, de
Denis Villeneuve

Des agents de la brigade anti-enlèvement du FBI dans un véhicule blindé lancé à toute allure contre un repaire de tueurs à gages mexicains : le mur est défoncé et les *sicarios* rapidement « neutralisés ». Nous sommes pourtant à 250 km de la frontière, en Arizona. Dans les cloisons, derrière le trou d'impact d'un projectile qui a failli transpercer le corps délié de l'agent Kate (Emily Blunt), son collègue découvre trente-cinq cadavres ... et vomit. Kate est alors recrutée par la CIA pour aider un groupe d'intervention d'élite dirigé par Matt (Josh Brolin), un membre de la DEA.¹

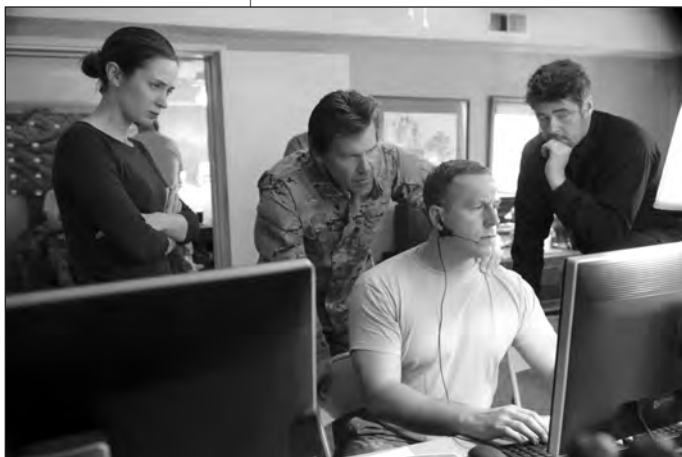
Lorsqu'il n'est pas en mission sur le terrain, Matt se balade en tongs et mâche du chewing-gum d'un air goguenard. Il est épaulé par Alejandro (Benicio del Toro), un ancien procureur mexicain, peu loquace et aux intentions troubles. En bon petit spectateur, on suit Kate

qui, en bon petit soldat, se laisse embarquer dans des opérations secrètes sans être aucunement briefée. « Qu'est-ce qu'on cherche ? » ose-t-elle en milieu de film. « Continuez à observer », lui répond l'agaçant Matt, dont elle réproouve les méthodes de barbouze. Mais la jeune idéaliste va bientôt reconnaître que, pour faire tomber les barons de la drogue, les voies légales sont inefficaces. La mission consiste en fait à « donner un coup de pied dans la fourmière » des narcotrafiquants pour les faire réagir et décapiter une des têtes de l'hydre des cartels.

Sicario est un thriller racé, mais peu inspiré. Le réalisateur canadien Denis Villeneuve n'a pas de regard d'auteur. On a encore droit à des scènes de combat en infrarouge, des assauts pilotés par GPS, des personnages « machines à combattre ». Emily Blunt est belle, mais glaciale. Benicio del Toro est bien, mais sa prestation est attendue. D'ailleurs le comédien aux yeux bridés avait déjà joué en 2001 dans un film traitant du même sujet, *Traffic*, de Steven Soderbergh.

Ceci étant, dans *Sicario*, c'est l'histoire de justice personnelle² de son personnage Alejandro qui procure le sentiment de « satisfaction » à la fin. Car « il y a peu de *happy ends* à Nogales », rappelait-il y a un an le Père Carroll, un

« *Sicario* »



- 1 • Drug Enforcement Administration.
- 2 • Comme dans le thriller précédent de Denis Villeneuve, *Prisoners* (2013).

juésuite américain qui dirige une association d'aide aux migrants dans cette ville frontalière mexicaine.

Le scénario de *Sicario* s'appuie sur des documents, des enquêtes. Pour ceux que cette abominable réalité intéresserait, je conseille le documentaire *El Sicario, chambre 164* (2010) : les confessions d'un tueur à gage de Ciudad Juarez, ville mexicaine de sinistre réputation, qui est censée être le cadre d'une séquence de *Sicario*.

L'Oracle

Le documentaire allemand *The Forecaster*, qui devrait être programmé sur *Arte*, est consacré à Martin Armstrong, un conseiller financier américain. Cet autodidacte a commencé comme numismate et est devenu millionnaire à quinze ans ; puis il a mis au point un modèle informatique, basé sur le nombre π et d'autres théories liées aux cycles, pour prédire les fluctuations internationales de capitaux et leurs conséquences géopolitiques. Cet *Oracle* (titre français du film) des temps modernes aurait notamment à son actif la prévision, au jour près, du krach boursier de 1987, de la flambée de l'indice Nikkei en 1989 et de l'effondrement de la Russie.

Devenu l'un des conseillers financiers les plus riches de la planète (3 milliards de dollars), il aurait décliné les offres répétées des banquiers new yorkais l'invitant à rejoindre leur « club » pour les aider à manipuler le marché mon-

dial. En 1999, le FBI et la CIA l'auraient alors harcelé pour l'inciter à leur révéler le code source de son programme. Préférant garder le silence, Armstrong a été accusé d'une arnaque à la Ponzi.³ Mais le 11 septembre 2001, le dossier de la Commission des valeurs mobilières a disparu avec les tours. Armstrong a alors été incarcéré pour outrage au tribunal. Après plus de sept ans de prison (!), il a été libéré et a prévu l'éclatement d'une crise mondiale des dettes souveraines⁴... au 1^{er} octobre 2015.

Le 1^{er} octobre, je suis sorti de la salle de cinéma avec une impression de malaise. Sans parler de la formule magique, on reste dans le flou quant aux faits. Et ce ne sont pas les schémas dessinés au gros feutre par le principal intéressé qui pourront nous éclairer, par exemple lorsqu'il est supposé dénouer les liens sulfureux entre la démission de Boris Eltsine, la soudaine arrivée au pouvoir de Poutine et la mort mystérieuse à Monaco du milliardaire libanais Edmond Safra. Ce dernier (qui a vécu plus de 40 ans à Genève) avait fondé la Republic National Bank of New York, impliquée dans l'affaire Armstrong. Dénué de témoignage contradictoire, le film s'apparente à une entreprise de réhabilitation. La forme fictionnelle, divertissante au début, focalise trop sur le « héros », présenté comme une victime du système, aux dépens des faits. Or *l'Oracle* est très opaque, son visage inexpressif. Ses proches ou collègues apparaissent comme des adeptes ou des opportunistes. Manquant tous de colonne vertébrale, ils décrédibilisent davantage encore ce plaidoyer.

P. B.

cinéma

The Forecaster,
de Marcus
Vetter et Karin
Steinberger

3 • Montage financier frauduleux consistant à rémunérer les investissements des clients essentiellement par les fonds procurés par les nouveaux entrants.

4 • Dettes émises ou garanties par un Etat ou une banque centrale.

Du déjanté

●●● **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste

En avant, marche ! Théâtre danse

mise en scène
Alain Platel et
Frank van Laecke,
les 8 et 9 janvier au
Theater Chur, Coire

Près de 50 interprètes, une tournée sur deux ans qui touche quarante et une villes européennes, un port d'attache flamand (Gand) et, à chaque étape de la tournée, une fanfare locale qui devient l'ossature du spectacle. Spectacle musical donc, où l'on entend Mahler, Wagner, Bach, Verdi ou Elgar, sur des arrangements du compositeur Steven Prengels, qui prend l'habit sur scène du chef d'orchestre. On est un peu dans le même style de théâtre que chez le metteur en scène Marthaler et son *King Size*.

Les danseurs d'Alain Platel parlent, les musiciens dansent, les comédiens font de la musique : tout est mélangé dans ce joyeux et génial bric-à-brac, qui fait vibrer d'enthousiasme la salle. Surpris,

bousculés, touchés par la force d'une fanfare de trente et un musiciens sur scène, extraordinaire (*La Concordia de Fribourg*), on marche à fond dans ce spectacle à la fois rassembleur et irrespectueux, à l'humour parfois gros mais surtout loufoque, porté par le formidable Wim Opbrouck, ventru, cheveux gris, Flamand parlant français et allemand.

Au fond, un mur avec des fenêtres d'où comédiens ou musiciens font des apparitions à trois mètres de haut. Mais tout se passe sur scène et la musique est parfois en coulisses.

Sur le devant, un personnage, seul au début, qui s'exerce aux cymbales pour les frapper au bon moment de la partition. Il est gros, asthmatique, glisse de sa chaise et finit sur le sol dans un

gémissement. Rassurons-nous, il va bien, puisque vers la fin du spectacle il nous « chantera » un Lied de Schubert parmi les plus intenses (*Der Leiermann*), en gargarismes, recrachant en grandes pulvérisations l'eau en l'air. Schubert ne lui pardonnerait peut-être pas, mais les spectateurs saisissent que rien n'est sacré pour cette compagnie, la vie même est une farce, un cirque. C'est un monde de clowns où l'on rit parfois jaune, où l'on parle de la mort évidemment, avec une phra-

« En avant marche ! »



se empruntée à une pièce de Pirandello : « La mort m'a mis ce matin une fleur dans la bouche et m'a dit je reviens dans huit mois. » Pirandello mettait en scène un personnage mangé par un cancer de la bouche. C'est ainsi que l'on comprend cet air d'opéra crié la gueule ouverte par une comédienne, sur un air de Verdi. Affreux et déchirant dans tous les sens du terme ! C'est là que l'on se dit : ils sont très forts, tout de même, ces Flamands ! On pense au chanteur Arno, sûrement un copain de la bande.

Tout se joue sur ce contraste entre la beauté que procure la musique (ou la danse ou la parole) et l'émotion, toujours décalée, comme le veulent Van Laecke et Platel, une émotion incarnée dans l'esprit du clown, à la limite du pathétique.

Citations de chansons populaires, phrases définitives qui font rire, liste des maladies de la vieillesse égrenées sans pitié... Le Monsieur Loyal du spectacle demande : « Jouez une petite marche, M. Verdi ! » Le *Miserere* du Trouvère, funèbre et beau, s'élève porté par les cuivres, tandis que les musiciens défilent en un cercle, sur ce pas lent d'enterrement, qui semble s'arrêter en l'air avant de se poser de nouveau sur le sol.

Mademoiselle Werner

On pourrait être chez Prévert avec *Mademoiselle Werner*, ce texte écrit pour le théâtre par l'auteur bordelais Claude Bourgeyx, dont la figure centrale, Mademoiselle Werner, fait partie de ces personnes à qui, comme à tant d'autres, il n'arrive rien. Mais sous l'apparence, un monde imaginaire déjanté couve.

Un pépiement d'oiseaux dans une salle plongée dans le noir, un visage dans un miroir déformant qui raconte. « Je suis née de la rencontre de hasard de deux individus d'âge avancé. Ma mère accoucha dans les douleurs et mourut douze ans après. Je ne peux m'empêcher de me sentir vaguement coupable... »

Mlle Werner vit seule, elle fait vieille demoiselle avant l'âge. Dans son immeuble, il y a un voisin du dessus, Monsieur Roger. Un jour, il sonne à sa porte, entre, se défait un à un de ses vêtements, imité en cela par Mlle Werner qui ne veut pas mettre son hôte mal à l'aise. Quand il est nu, M. Roger se présente et dit qu'il est venu emprunter un ouvre-boîte. Puis il roule ses vêtements en boule et remonte dans son appartement. L'auteur de ce texte délicieux nous fait sentir le désarroi ou le soulagement, c'est selon, de Mlle Werner.

Elle, c'est Yann Mercanton, comédien et mime, en body noir, collerette à dentelle et collants noirs ajourés. Il incarne ce personnage de femme à la fois touchante et ridicule avec les multiples voix qu'il porte en lui et sa sensualité androgyne.

Il passe de la voix de la femme à celle de l'homme chez ce duo de voisins d'immeuble, où lorsque l'un avance, l'autre recule. Cette valse-hésitation capotera à l'aube d'une *Nuit de l'électricité*, née de l'imagination de M. Roger et dans laquelle Mlle Werner saute à pieds joints, après les dénégations d'usage dues à son éducation. On ne révélera pas les ressorts de cette invitation digne des surréalistes, pour ne pas gâcher le plaisir.

Un petit bijou de spectacle. Les comédiens Sylviane Rössli et Yann Mercanton donnent à tour de rôle leur flamme à Mlle Werner. L'idéal serait de voir les

Mademoiselle Werner, de Claude Bourgeyx

mise en scène et jeu Sylviane Rössli et Yann Mercanton, au Forum Saint-Georges (Delémont), les 22 et 23 janvier, puis au Théâtre de Poche (Bienne), l'Echandole (Yverdon-les-Bains), Théâtre ABC (La Chaux-de-Fonds), Teatro Comico (Sion)

Les acteurs de bonne foi, de Marivaux

mise en scène
Geneviève Pasquier et
Nicolas Rossier,
à la Grange de Dorigny
(Lausanne),
du 5 au 8 novembre,
puis au Kurtheater
Baden, au Théâtre des
Osses (Givisiez),
au Stadttheater
Schaffhausen,
au Theater Winterthur,
et au Bicubic
(Romont)

deux versions, mais ce soir-là, sur la petite scène du Centre pluriculturel et social d'Ouchy, seule celle de Yann Mercanton était au programme. Il y a quelques années, Yann Mercanton avait fait connaître son talent en entrant dans la peau des personnages de Régis Jauffret (*Microfictions*).

Les acteurs de bonne foi

Une riche veuve parisienne, Madame Amelin, fait un voyage à la campagne pour marier son neveu Eraste à la jolie Angélique, moins fortunée (mais la tante y pourvoira), fille de Madame Argante, austère propriétaire de campagne.

Pour charmer sa tante, femme d'esprit, Eraste charge son valet Merlin de composer une comédie, jouée par les serviteurs. Il y aura Merlin, Lisette, sa promise, servante d'Angélique, Colette, la fille du jardinier promise à Blaise, un fils de ferme et grand dadais assumé.

Merlin imagine d'inverser les couples de prétendants dans sa pièce, ce qui amènera un beau chaos dans la réalité. Car Lisette sera jalouse de ce que son Merlin courtise Colette, et Blaise furieux que sa Colette se laisse courtiser pour les besoins de la comédie inventée par Merlin, illustrant ainsi le *Paradoxe du comédien* de Diderot : le comédien est tenu d'éprouver une autre émotion que la sienne pour pouvoir incarner à la scène un personnage qui n'est pas soi.

Tout se joue dans la grange de Mme Argante, qui ne goûte guère la comédie en général et déboule pour faire cesser le vacarme, mettant un point final à celle-ci. Mme Amelin, qui se réjouissait du projet théâtral de son neveu, très vexée, décide de jouer un bon tour à Mme Argante avec l'aide d'une amie,

veuve aussi, la très chic Araminte. Ce jeu, où l'on joue le faux pour faire sortir le vrai, où l'on s'étripe physiquement ou verbalement - selon sa classe - est mené par des comédiens déchaînés. Batterie de cuisine, bottes de foin, portes d'écurie, tout ce qui tombe sous la main est bon à créer l'emballage général, agrémenté d'une variété d'instruments à bruits et à sons, de tours de magie et même d'un petit chien (on craque).

Puisant à la comédie italienne plus qu'au marivaudage, la pièce tourbillonne en tous sens pour le plaisir des spectateurs. Comme il est difficile de marivauder entre les bottes de foin, le poulailler et les battants d'écurie, on est forcément davantage dans la farce, mais le parti-pris est réussi. Madame Amelin (Anne Vouilloz), Araminte (Véronique Montel) et Madame Argante (Florence Quartenou) sont justement croquées selon leur rang. Angélique est délicieuse, Colette, en ingénue des champs, irrésistible, et Lisette, qui se sent flouée, subtile (Marie Fontannaz, Laurie Comtesse, Aurore Faivre). Du côté des garçons, Merlin, qui mène le jeu, est étourdissant, au propre et au figuré, Eraste en promis distingué est parfait et Blaise, en simplet, presque touchant (respectivement Pierric Tenthorey, Simon Bonvin, Quentin Leutenegger, plus le notaire, Emmanuel Dorand, et la musicienne, Sara Oswald). Avec intermèdes musicaux (Mathieu Kyriakidis) et comédiens-chanteurs, pour cette comédie tardive de Marivaux en un acte, datant de 1748.

V. B.

L'immolé volontaire

Franz Kafka

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain et traducteur

Franz Kafka n'est jamais devenu un adulte. C'est le meilleur moyen pour devenir un écrivain, bien que Kafka n'ait jamais voulu en devenir un. L'enfant ne vit pas dans le monde, n'a pas besoin de reconnaissance sociale, ni de gagner son pain. Il vit dans l'imagination. Il n'a pas besoin de devenir Napoléon. Il est Napoléon. Cette puissance imaginative, l'adulte qui doit faire son chemin dans la société, exercer un métier, nourrir une famille, la perd.

Or la littérature existe parce que la vie sociale est fondée sur le mensonge. C'est pour dire cette vérité sur soi, cette vérité qui ne peut jamais être dite en société, que la littérature s'est mise à exister. Pour cette raison, un homme se retire du monde, ou s'arrange pour n'y entrer jamais, afin d'écrire une lettre au monde où serait dite cette vérité. Car le Moloch de l'art est aussi exigeant que celui de la religion, que la gueule du loup soit celle du Dieu vivant ou celle de l'œuvre à réaliser.

L'œuvre de Kafka tout entière peut être placée sous le signe de cette parole de saint Paul : avec la loi est venu le péché.¹ Kafka, au fond, n'a affaire qu'avec la loi et avec la culpabilité de

l'homme devant la loi. La culpabilité et l'angoisse. Dans le monde de Kafka, il n'y a pas de cachette où l'on puisse se réfugier. Il y a la loi et Dieu qui voit tout. Vous êtes donc terriblement seul. Seul devant la loi. Les autres ne peuvent rien pour vous.

Libérateur jugement

On vous a dit : « Tu es coupable ! » sans vous dire de quoi. « On viendra te chercher tout à l'heure, prépare ta défense. » Mais on est seul et il n'y a pas d'avocat pour prendre votre défense. « Allons devant le juge », mais il est introuvable et on ne sait à quelle porte frapper et jamais on ne le saura. On est engagé dans une procédure sans fin. Evidemment si quelqu'un vous interroge, vous pouvez toujours répondre : « Je n'ai rien fait. » Mais c'est pour vous disculper que vous le dites, car enfin ! vous avez fait quelque chose. Vous êtes responsable de quelque chose. Vous êtes responsable de ce que vous avez fait ou omis de faire. On ne se dérobe pas à l'interrogatoire. Personne ne peut supporter d'avoir fait quelque chose quand il y pense. Personne ne peut supporter de voir noter ce qu'il a fait, et personne non plus ne peut supporter de vivre sans être jugé.

1 • « Que dirons-nous donc ? La loi est-elle péché ? Loin de là ! Mais je n'ai connu le péché que par la loi ; car je n'aurais pas connu la concupiscence, si la loi n'eût dit : Tu ne convoiteras pas » (Rm 7,7).

Saul Friedländer,
Kafka. Poète de la honte, Paris,
Seuil 2015, 256 p.

S'il était jugé, il serait tranquille, il serait sauvé, il pourrait respirer. L'angoisse serait terminée. Mais ce qui ne vous laisse pas en repos, c'est que tout compte ; c'est qu'il n'y a même que des comptes et qu'il n'y a personne pour dresser votre compte. Et vous avez quand même bien fait quelque chose puisque vous existez. Et quand on y pense, exister est bien la chose la plus terrible qui puisse exister ! Peut-on imaginer plus grand crime ? Vous existez, et exister c'est déjà être jugé. Vous êtes inscrit sur la liste des vivants. C'est bien la pire des conditions. Vous êtes venu imprudemment au monde, vous auriez dû réfléchir avant de prendre une pareille décision, et maintenant il est trop tard ! Vous aurez à répondre de tout ce que vous aurez pensé, dit ou fait. Mais il est encore plus terrible de mourir sans avoir été jugé, n'ayant trouvé de repos

Franz Kafka (1906)



nulle part. Il n'est chose plus terrible que d'avoir manqué son juge et de demeurer dans sa cage toute sa vie. En même temps, celui qui ne sort pas de sa cage et qui ne se mêle pas à la foule conserve ou acquiert une étrange clairvoyance. Il voit tout, tandis que les autres ne voient que peu de chose et s'imaginent le reste. Mais qui donc peut supporter sa propre présence et celle des autres ? Qui voit Dieu meurt.

A la porte des vivants

Le monde de Kafka n'est pas le monde des vivants qui se meuvent librement parmi les objets et qui changent de point de vue quand bon leur semble. Celui qui n'a pas fait le geste de se déplacer et de vivre, qui se tient immobile à l'entrée des vivants, qui, en quelque sorte, n'est pas sorti de sa caverne (dans le sens inversé du mythe de Platon) a retenu certaines choses que les autres ont oubliées. Ceux qui demeurent dans l'attente de la vie, de Dieu, de la mort ou du jugement - ou de ces quatre choses ensemble qu'on appelait jadis les fins dernières et qui, pour Kafka, sont les premières -, hésitant même à naître, n'ont pas de besoin. Ils voient. Kafka fut de ceux-là. Esprit lucide, il sut nous donner des nouvelles du monde oublié dans lequel il avait séjourné et des choses terribles qu'il y avait vues et que l'homme adulte et travailleur fuit dans une vie active et agitée.

La violence radicale de l'enfant Kafka, qui ne fait aucun compromis avec le monde, ressemble à celle de l'enfant Proust qui ne pouvait s'endormir avant que sa mère ne fût venue l'embrasser. Cet enfant est à la fois coupable et innocent par définition, par droit de naissance, et pour ainsi dire par droit divin. Et comme tous les enfants, Kafka était un être excessivement logique et moral. Celui qui a fauté doit être puni. Et celui qui ignore la faute qu'il a commise est forcément celui qui a commis la plus grande faute. Celle qui ne peut être réparée car elle ne peut être avouée.

Ayant écrit ce qu'il avait écrit, ayant dévoilé ce qu'il avait vu et qu'il n'aurait pas dû voir, il était naturel qu'il voulût brûler son œuvre, qui était peut-être son plus grand crime. Brûler ce qu'il avait écrit, c'était ne pas le prendre et

ne pas se prendre non plus au sérieux. Puisqu'écrire, c'est se donner de l'importance, rechercher une approbation, une complicité, se prendre pour un prophète. Alors qu'écrire comme vivre n'était pardonnable qu'à condition de demeurer un enfantillage. Or brûler son œuvre, c'était lui accorder une importance qu'elle n'avait pas, qu'elle ne pouvait avoir. Il demeura donc dans l'indécision, confiant l'exécution de l'autodafé à celui de ses amis qu'il avait prévenu. Mais comment brûler du feu ? Comment livrer au feu un livre qui est du feu ?

Kafka disait de Moïse : « Ce n'est pas parce que sa vie fut trop brève que Moïse n'atteignit pas Canaan, mais parce que c'était une vie. » Ce que désire le moins Kafka, c'est changer le monde, non parce que le monde est bon, mais parce qu'il est inscrit dans l'ordre du temps. Au crime de lire quand il était enfant (lire est un enfantillage aux yeux du Père) succéda, quand Franz Kafka eut atteint l'âge adulte, le crime d'écrire.

Le fils obéissant

Kafka voulait intituler son œuvre *Tentatives d'évasion hors de la sphère paternelle*, mais jamais il ne voulut vraiment s'évader. Ce qu'il voulait, c'était vivre dans la sphère paternelle en exclu. Il voulait rester un enfant dans son rêve comme Rousseau aurait voulu toujours vivre comme un promeneur solitaire et qui rêve.

Kafka écrit à son père : « J'étais un enfant anxieux mais cependant obstiné comme tous les enfants. Je crois cependant qu'un mot aimable, une façon silencieuse de vous prendre la main, de vous tapoter le dos, eussent obtenu de moi tout ce qu'on désirait.

Mais toi, tu ne peux traiter un enfant que conformément à ta propre nature, avec force, éclats, avec colère. Tu t'étais élevé de par ta propre force à une si haute position que tu avais en toi-même une confiance illimitée. En ta présence, je me mettais à bégayer. Devant toi, j'avais perdu la confiance en moi-même et assumé en retour un sentiment de culpabilité sans bornes. C'est en me souvenant du caractère illimité de ce sentiment que j'avais écrit un jour de quelqu'un [du héros du *Procès*, Joseph K, un double de l'auteur] : "Il craignait que la honte ne lui survécût."

C'est de toi qu'il s'agissait dans tout ce qu'il m'arrivait d'écrire. Que faisais-je sinon de déverser les plaintes que je n'avais pu déverser dans ton sein. »

« L'obstacle essentiel à mon mariage, dit-il dans *La lettre à son père*, c'est ma conviction que pour assurer l'existence d'une famille, et surtout pour la diriger, il faut nécessairement les qualités que tu possèdes et que je n'ai pas. » Autrement dit, il faut pour être ce que tu es, nier ce que je suis. Tu as été fait pour être père, j'ai été fait pour être fils. Tu as été créé sur le modèle d'Abraham et moi sur celui d'Isaac. Pour ne pas se trahir, pour refuser la vie du monde, la responsabilité, l'activité du monde, il faut mener une vie acharnée, voisine du désespoir, du suicide ou de la folie, mais cette lutte, paradoxalement, s'accompagne d'une joie indicible : « Ce n'est pas la victoire que j'espère. Comme telle, la lutte me remplit d'une joie qui déborde ma faculté de jouissance, et ce ne sera peut-être pas à la lutte, mais à la joie que je finirai par succomber. » Le secret de son malheur, c'est sa joie. Dans son abaissement, il trouve son élévation, et dans sa faiblesse il trouve sa force, pour parler comme saint Paul avec lequel il partage plus d'un trait.

Voici comment dans *Le Verdict* il raconte l'histoire d'un jeune homme qui se suicide après une dispute avec son père : « Il jaillit hors de la porte et franchit les rails du tram, attiré irrésistiblement par l'eau, et déjà il s'accrochait au parapet comme un affamé à la nourriture. Il sauta le garde-fou en gymnaste consommé qu'il avait été dans sa jeunesse pour l'orgueil de ses parents. Il se maintint encore un moment d'une main qui faiblissait, guetta entre les barreaux le passage d'un autobus dont le bruit couvrirait facilement le bruit de sa chute, cria faiblement : "Chers parents, je vous ai pourtant toujours aimés" et se laissa tomber dans le vide. »

Il n'est rien qu'il eût pu affirmer au monde, au nom de quoi il eût pu parler. Il n'est que le refus du monde adulte du travail, de la paternité, et donc de l'histoire et du monde. C'est pourquoi il s'incline profondément devant une autorité qui le nie et qui l'écrase, encore que son inclination, sa soumission et son humiliation soient plus violentes qu'une affirmation criée ou qu'une révolte proclamée qui eut attiré sur lui l'attention. Il s'inclina et se soumit en souriant et en répondant par le silence de l'amour à ce qui pourrait le faire céder.

Séparés de Dieu

« Personne, nous dit Max Brod en parlant de son ami d'enfance, n'avait une conscience aussi vive de ce qui nous sépare de Dieu. Dans son honnêteté et dans son humilité, il ne concevait pas que cette conscience fût une vertu. Il ne voyait que l'insécurité et la faiblesse qui en résultaient. Mais comme il pensait que pour assurer l'existence il faut sentir, avec une clarté dépouillée de

toute pénombre rituelle et de tout soutien dogmatique, l'éloignement de Dieu [ou de la vie authentique au sens où l'entendait, par exemple, Kierkegaard, son frère chrétien, ajouterions-nous], ses louanges pour l'homme commun, celui qui n'a pas vu Dieu, contenaient une ironie involontaire extrêmement délicate, narquoise et touchante en même temps : puisant pour ainsi dire dans la surabondance de sa vie intérieure, il attribuait aux triomphateurs de la vie quotidienne, ceux dont l'Évangile dit qu'ils ont reçu leur récompense ici-bas, un avantage fictif : "Ils savent comme moi que l'abîme est sous eux et ils s'engagent sur la corde et la franchissent heureusement !" »
Sous-entendu : ils sont plus chanceux ou plus malins que moi. Mais le savent-ils bien ? Ont-ils vraiment conscience de la présence de l'abîme sous leurs pieds ? L'hypothèse néanmoins est plaisante, voire charitable. Du moins procurait-elle à Kafka l'illusion d'avoir des semblables.

Car si Kafka voulait brûler ses livres, c'est qu'il savait qu'écrire était un péché, voire le seul. Révéler le péché caché des adultes est un crime que ni Dieu ni la loi des grandes personnes ne lui pardonneraient. Mais c'est la même voix qui a dit : « Malheur à ceux par qui le scandale arrive ! » et « Il faut que le scandale arrive. » Il faut que l'agneau soit égorgé. Et peut-être que Kafka pensait, avec une certaine reconnaissance, que la force avec laquelle il s'opposait à son père, et d'une manière générale au monde des pères, c'était de ce mystérieux Père et de son épouvantable loi qu'il l'a tenait. Et c'est peut-être cette même pensée qui traversa l'esprit de Lucifer avant la création de l'homme.

G. J.

L'anarchie chrétienne

Deux auteurs pour une histoire, mais une histoire où se mêlent les noms les plus divers. Parmi ceux-ci, de nombreuses figures auxquelles ni vous ni moi n'aurions spontanément accolé le qualificatif d'anarchiste. Il faut en effet se défaire totalement, avant d'aborder cet ouvrage, de toutes les images négatives que véhicule le concept ordinaire d'anarchiste. Les auteurs nous avertissent d'emblée : « Entendons-nous bien, l'anarchie [dont il s'agit ici] ce n'est pas le désordre, ni la guerre civile, ni la lutte de tous contre tous [...] L'anarchie, c'est une modification intime de la relation des hommes, une modification interne du pouvoir, une conversion du pouvoir qui se fait service - et humble service. [...] Anarchie égale liberté, et la liberté est exigeante. Autonomie, autogestion, autodiscipline, maîtrise de soi, chasteté, ascèse, simplicité volontaire, vertu, morale. L'anarchie est éminemment morale et tend au développement de la vertu personnelle - et commune. »

Si le ton est donné, reste le devoir de saisir le fait chrétien qui lie à cet anarchisme-là les diverses personnalités que les auteurs font défiler devant nos yeux. En premier lieu Proudhon, proche des anarchistes classiques (Kropotkine et à sa façon Tolstoï) ; puis, du côté catholique, Léon Bloy et, du côté protestant, Jacques Ellul. A chaque fois, le refus d'un ordre injuste - Mounier parlera d'un « désordre établi » - peut représenter non seulement le rejet de

l'injustice mais le refus même de l'ordre en soi. Et c'est finalement là que se découvre l'anarchisme. La désobéissance en fait partie, mais en vue d'obéir librement à sa seule conscience ou à une illumination qui fait du refus une grâce. S'agissant d'Ellul, juif converti : « Protestant, le mot lui va comme un gant. Pour lui, les chrétiens ont une mission prophétique [...] L'Évangile est la vraie révolution qui doit détruire les faux dieux de la société... »

Mais alors, n'est-ce pas ratisser un peu large que d'écrire : « En fait, toute anarchie moderne commence par le Moyen-Âge, contre la vanité moderne. » Je note *antimoderne*, ce qui vaut autant pour un certain art, pictural et poétique, pour Charles Péguy, que pour un philosophe tel que Jacques Maritain, certes anticonformiste et filleul de l'« anarchiste » Bloy, mais inventeur d'un nouvel ordre chrétien, éthique et politique.

Quatre cents pages qui donnent évidemment de nombreuses occasions de se poser des questions, d'hésiter à lier le refus dadaïste de toute règle et le mouvement des prêtres ouvriers par moments en rupture avec l'ordre ecclésial ; quatre cents pages bien informées, qui invitent à se laisser surprendre.

Philibert Secretan

Jacques de Guillebon, Falk van Gaver, AnarChrist !
Une histoire de l'anarchisme chrétien, Paris, Desclée de Brouwer 2015, 398 p.

■ Eglise

**Observatoire foi et culture de la
Conférence des évêques de France
Sauver la création***Ecologie enjeu spirituel*

Paris, Parole et Silence 2015, 156 p.

Si ce petit livre est passionnant, ce n'est pas en raison des contributions, inégales, qu'il contient (prononcées lors d'un colloque patronné par la Conférence des évêques de France). Non, ce qui ravit, c'est qu'il fait prendre conscience de cette nouveauté : désormais, il y a aussi des chrétiens en première ligne du combat pour la sauvegarde de la « maison commune », comme le dit l'encyclique *Laudato Si'*. Un tel positionnement constitue en soi une bonne surprise. Ne disait-on pas avec l'historienne Lynn White que le christianisme était responsable de la crise écologique ? Les catholiques ne se préoccupaient-ils pas davantage de croissance que de préservation des équilibres naturels ? Eh bien, le livre montre que les choses ont changé - c'est heureux, à la veille de la Conférence mondiale de Paris sur le climat (COP21).

D'un côté, il y a aujourd'hui des chrétiens qui, révisant leur théologie de la création et du salut, ne considèrent plus la Génèse (Gn 1,26) comme un permis d'exploiter la nature à tous crins et qui appellent à une « conversion à l'écologie » ; il y en a même qui militent pour cette cause, comme les membres du mouvement « Chrétiens, changeons ! ». De l'autre, il y a des écologistes de premier rang, comme Thierry Jaccaud, qui défendent l'« attachement » à un « donné naturel » et l'existence de limites impératives, rejoignant ainsi l'approche traditionnelle catholique. On comprend que lors du colloque Jean-Marie Pelt ait pu s'exclamer : « Ce que j'ai ressenti si fort aujourd'hui, c'est la sublime beauté du christianisme. »

Yvan Mudry

■ Economie politique

**Pierre Coulange
Vers le bien commun**

Paris, Parole et Silence 2014, 250 p.

A la fois économiste et théologien, l'auteur est bien outillé pour expliciter la notion de bien commun. Ce dernier, s'il donne sa légitimité à l'exercice du pouvoir, particulièrement d'Etat, résulte avant tout de l'orientation que chacun donne à sa participation à la vie de la communauté : le « bien commun est l'affaire de tous » et chacun se doit de participer, s'il veut réaliser sa promesse d'humanité, « au bien commun des autres ». Ainsi, lorsque « l'homme se fait (...) moteur dans son milieu, même s'il se trouve au bas de la hiérarchie sociale (...) en même temps, il se construit et se réalise, (...) devient anthropologiquement et profondément *humain*. » En poursuivant le bien de tous, il acquiert du coup aussi son bien propre.

Ce principe est en connexion étroite avec ceux de subsidiarité (la fonction supplétive de toute collectivité) et de solidarité ; il s'inscrit dans la valeur inaliénable qu'est la dignité de la personne et comporte le souci des plus démunis et la « justice des rémunérations ».

L'auteur insiste sur la contribution de l'économie, car « c'est par le travail que les hommes se mettent au service les uns des autres même si leur motivation est matérielle ». La rentabilité est une nécessité pour l'entreprise, mais celle-ci doit s'inscrire dans une utilité sociale et une éthique du quotidien : « Il y a une manière morale de se comporter en économie. » Aujourd'hui, « la quête du bien commun passe (...) par la préservation de la planète et le souci écologique ». Défini comme l'aspiration naturelle de l'homme à une authentique humanité, le bien commun ne vient cependant pas de surcroît, et les situations d'injustice et de négation de la personne nous montrent que l'humain reste « capable du meilleur et du pire ». C'est l'élan intérieur au dépassement de soi-même qu'il s'agit d'éveiller, car « tous les hommes sans exception sont appelés à une même vocation divine, qu'ils en aient conscience ou pas ».

René Longet

Cotmec*Trop riches - Trop pauvres*

Lausanne/Genève, D'en bas/Association Cotmec 2015, 206 p.

Cette étude de haut niveau compose un diagnostic saisissant, avec nombre d'informations précises de sources authentifiées. Elle offre un tour d'horizon mondial de la désastreuse gouvernance générale et des carences des Etats en vue d'assurer la dignité humaine de chacun. Chaque chapitre résume une situation, ses constats et conséquences, avec des graphiques éloquentes.

Le nombre surprenant de sites et d'organisations en tous domaines répertoriés laisse entrevoir l'existence de recherches pointues pour améliorer la situation. Les politiciens devraient s'inspirer de telles propositions ! Il y a urgence. En tous cas, cela démontre qu'une part notable de citoyens désire un monde autre.

Cet ouvrage collectif a vu le jour grâce au soutien de la Ville de Genève, de plusieurs associations et de dons privés. La mention au début du livre, *A André Fol, premier permanent de la Cotmec*, réjouira ceux qui ont connu ce prêtre. Il fut un des premiers à Genève à nous faire découvrir les distorsions du commerce international.

Willy Vogelsanger

Alliance Sud***Au-delà de la confusion du monde****Analyses et actions de politique de développement*

Lausanne/Berne, D'en bas/Alliance Sud 2015, 120 p.

Alliance Sud fédère diverses organisations non gouvernementales où l'inspiration religieuse tient une bonne place (Action de Carême, Pain pour le prochain, Caritas, Helvetas, EPER, Swissaid). Il s'agit d'une communauté de travail et de réflexion pour un développement à la fois humain et durable. Ce petit livre remarquable doit être signalé à tous ceux que préoccupe la désorganisation économique, écologique et politique de notre planète.

En sept chapitres concis, presque lapidaires, ce collectif porte un diagnostic précis touchant les principaux problèmes (organisationnels, commerciaux, financiers, clima-

tiques) ainsi que les firmes multinationales, mettant au cœur de leurs préoccupations ce qui peut être fait au niveau suisse. Chiffres essentiels et graphiques suggestifs en facilitent la lecture. A peine pourrait-on regretter, ici ou là, telle désignation un peu vague : l'Occident, la Communauté internationale... Sinon, les entités responsables - Etats, ONG, entreprises - sont nommément désignées.

Le résultat - présenté à la fin de chacun des chapitres sous forme d'objectifs - est moins un programme détaillé qu'une feuille de route, dont le mérite est d'ouvrir une perspective humanisante, encourageante et dynamisante.

Etienne Perrot

Jacques Le Goff***Le retour en grâce du travail****Du déni à la redécouverte d'une valeur*

Namur, Editions jésuites 2015, 128 p.

Les économistes du XIX^e siècle parlaient de la « valeur travail ». Mais si le travail crée de la valeur marchande (pour qui ?), est-il une valeur en lui-même ? A en croire l'histoire des civilisations, il ne fut que très rarement considéré ainsi. Dans nos sociétés, le travail est le moyen de gagner de l'argent pour se procurer les nécessités de la vie. Mais entre le travail châtiment et le travail utilitaire, il y a une place pour le travail en tant que valeur.

L'ancien inspecteur du travail et professeur de droit public argumente cette réponse positive en faisant fond sur la tradition sociale chrétienne, et spécialement sur la pensée personnaliste et communautaire d'Emmanuel Mounier.

Etienne Perrot

■ Philosophie

Ronald Dworkin***Justice pour les hérissons****La vérité des valeurs*

Genève, Labor et Fides 2015, 554 p.

Ronald Dworkin est, avec Samuel Freeman et John Rawls, un des philosophes les plus réputés des Etats-Unis dans le domaine spécifique du droit et de la morale. Et c'est en fin lettré qu'il s'appuie sur le poète

Archiloque pour rappeler que le hérisson ne sait qu'une seule chose, mais une grande. Et cette grande chose est *la valeur*.

C'est en effet sous ce « grand genre » de la valeur que l'auteur place les thèmes de la dignité, de la responsabilité personnelle et des devoirs moraux ; puis les thèmes plus proprement politiques de la démocratie, garante de l'égalité, des libertés individuelles et des droits civiques. Mais ce qui peut sembler très classique prend une autre tournure lorsqu'on voit qu'avec tout cela est posée une question précise : la morale et le droit constituent-ils véritablement deux systèmes ? N'est-ce pas une « faute fatale » que de leur assigner des domaines séparés, incommunicables ?

L'auteur rejette ce dualisme, dont les origines sont à chercher dans une conception religieuse, puis consciencieuse, des valeurs morales, et dans un besoin d'ordre, positif et utilitaire, générateur des normes juridiques.

La stratégie à laquelle recourt Dworkin pour faire se recouvrir les deux domaines ainsi dissociés se ramène à deux points centraux. Tout d'abord, dans une perspective intégralement humaniste, a-théologique, le droit est abrité sous la catégorie du « vivre ensemble », à la fois communautaire et pleinement politique. Saturé de valeurs éthiques, le droit (comme morale) devient un ensemble de droits qui, effectivement et efficacement exercés par les citoyens, sont à qualifier, selon les circonstances, de législatifs, d'exécutifs ou de judiciaires. Ensuite, la dimension religieuse de la morale est projetée sur la démocratie, magnifiée à l'extrême, et c'est le concept de valeur qui hérite de la transcendance de la loi morale.

Un livre exigeant, ambitieux, révélateur, sur lequel il est difficile d'avoir un avis définitif.

Philibert Secrétan

■ Littérature

Corinne Desarzens

Carnet d'Arménie

Vevey, de l'Aire 2015, 88 p.

Ecrivaine et journaliste, licenciée en russe, Corinne Desarzens a choisi d'emporter avec elle en Arménie, pour dix petits jours, des carnets et des crayons plutôt qu'un

clavier ou un appareil photo. « Comment faire surgir l'Arménie ? - En nommant, dans sa langue, ce qui la constitue » : *yerkink, zuk, tsar...* Mais aussi en mettant sur papier, bien à l'abri, des images de ce pays « à la mémoire atomisée ».

Écriture libre et musicale, aux mots jetés au fil des journées de voyage et de la mémoire arménienne. Une danse chaotique et pourtant structurée, à l'image de ce pays aux codes compliqués... et parfois même sans codes. Où faire bloquer une carte de crédit subtilisée renvoie à ce constat délirant : l'Arménie n'existe pas...

Et pourtant, « dans la basilique d'Ordzun, on baptise Tigran, neuf mois », et pourtant les monastères s'égrènent, le coquelicot noir pousse à Khor Virap, et l'angélique « au parfum d'anis qui enivrerait un aveugle » à Tatev. Des HLM aussi et « des appartements à 800 000 dollars pour la diaspora, dans un quartier silencieux, sinistre, neuf, très neuf ». Et pourtant l'Arménie se dessine. Et c'est cet alliage sensible de fins dessins et de textes poétiques qui fait de ce *Carnet d'Arménie* un petit bijou.

Lucienne Bittar

Corinne Bouvet de Maisonneuve

Khaddouj

La vie d'une femme courageuse

Craponne, Les passionnés de bouquins

2014, 232 p.

Le sous-titre est explicite : c'est bien là l'histoire d'une femme courageuse, à qui l'auteure, qui vit en Haute-Savoie et qui la connaît bien, prête sa plume et sa voix. Un livre-témoignage donc.

Khaddouj est née au Maroc, dans « un pays de cailloux, de figues et de citrons »... et de serpents. Sa famille, très pauvre, déménage à Casablanca, où la fillette analphabète devient, selon un schéma préétabli, la domestique souffre-douleur de femmes aigries ou déséquilibrées, elles-mêmes malheureuses. Enfant-épouse d'un cousin bien plus âgé qui travaille en France, Khaddouj émigre à sa majorité avec son fils pour rejoindre son mari. Le rêve d'une vie plus douce sur la terre des libertés et des jardins sera de courte durée. Les coups pleuvent sur elle et ses enfants. Jusqu'à ce que la DDAS leur trouve un foyer d'accueil à Douvaine.

La suite de sa vie est une belle et longue reconstruction, qui passe par l'amitié, dont celle du directeur du foyer, le Père François, et par l'amour de Ferhat, un charpentier algérien.

Au début du récit, on se dit qu'on n'ira pas jusqu'au bout. Trop réel, trop dur. Un comble, quand on est confortablement assis, en sécurité, sur son canapé. Puis on est gagné par la force et l'innocence de l'enfant. Et parce qu'elle tient, on tient. Et on choisit de l'accompagner jusqu'à la fin de l'ouvrage. Car la vie de Khaddouj ne parle pas que de misère et de colères. Elle rappelle aussi les enjeux de la solidarité, l'importance de la fraternité. Et que les femmes du Maghreb doivent encore lutter pour briser certains barreaux de la tradition. Même quand elles vivent en France...

Lucienne Bittar

Pierre-Alain Tache,
L'Ombre d'Hélène

suivi de La fausse morte
Genève, Zoe 2015, 144 p.

Un homme, jeune encore (l'auteur), à la lecture d'un roman du poète Pierre Jean Jouve, qu'il admire beaucoup, se sent envahi par la présence de l'héroïne. L'histoire se passe en Haute-Engadine et à Soglio, Val Bregaglia, vallées qu'il ne connaît pas encore. L'héroïne prend possession de son être intérieur et va l'obséder pendant des années. Il la cherche dans des villages valaisans où il passe des vacances, puis découvre enfin l'Engadine et son air d'une transparence à nulle autre pareille. Il se penche sur la tombe décrite par Pierre Jean Jouve, et la morte et son jeune amant l'environnent.

La première partie du livre, écrite en prose, est une tentative de comprendre cette obsession à travers psychanalyse, lectures, réflexions intenses et interrogations du mystère. Il dira d'Hélène qu'elle est un seuil parce qu'en elle s'effectue « le passage du monde profane au monde sacré », et que la rencontre d'Eros et de Thanatos provoque à chaque fois une étincelle céleste comme une irruption dans l'air du sacré. Pour l'auteur, elle est Juliette, Yseult, Ophélie. La deuxième partie est un long et splendide poème sur cette morte : Hélène.

Livre prenant, obsédant, que vous ne quittez plus dès que vous l'avez ouvert. J'ai tenté de le faire ... parfois agacée par une telle obsession, mais n'y suis pas parvenue ! Pourtant, l'auteur nous invite à comprendre qu'un personnage, aussi fictif soit-il, n'est jamais qu'un morceau intime de nous-mêmes.

Marie-Luce Dayer

■ Guides

Didier J. Roguet

Plantes et Spiritualités

Pontarlier, Belvédère 2015, 96 p.

Magnifique cet album proposant quantité de photos explicatives, un texte scientifique et populaire et une composition de qualité ! Une surprise : le nombre considérable de végétaux liés au divin à travers le monde. L'auteur a réuni des informations de tous lieux : une recherche pointue, avec des noms précis et des usages circonstanciés. Les détails de chaque plante, désignée par son nom latin ou local et décrite pour ses propriétés médicinales, révèlent une connaissance approfondie.

Emanent de cette lecture la place du divin dans le cœur de l'humain, partout, et celle de la nature, comme symbole ou moyen pour exprimer ce lien avec les dieux protecteurs et bienveillants. Même sans manifestation religieuse, le contact avec la nature élève l'esprit vers un certain au-delà de ce monde, d'où la formule « spiritualités » au sens large.

Un extrait de la conclusion résume bien ces réflexions : « Cet ouvrage compile toute une série d'histoires et de données qui prouvent à loisir l'omniprésence du végétal dans les pratiques, les rituels, les mythes, les symboles et les croyances qui gouvernent les domaines spirituels de nos vies sur cette planète. L'universalité et la conjonction souvent spectaculaires des usages et des pratiques spirituelles faisant appel aux végétaux sont admirables. »

Il existe aujourd'hui une certaine quête de spiritualité informelle. Cet ouvrage réalisé par Didier Roguet, du Conservatoire et Jardin botaniques de la Ville de Genève, rejoint ce souhait.

Willy Vogelsanger

Claude Quartier,

A la découverte des chapelles de Suisse
Lausanne, Favre 2015, 200 p.

Claude Quartier, après ses ouvrages *Passé, présent et futur des chalets* (2012) ou encore *Ce que racontent les ponts couverts de Suisse et d'ailleurs* (2013), nous amène cette fois à la découverte des chapelles qui jalonnent notre pays. Chaque chapitre développe une thématique liée à une spécificité : un saint, un lieu d'ermitage ou un chemin de pèlerinage. L'auteur, un ingénieur agronome, met en scène ce patrimoine légué par nos ancêtres. Le livre est agrémenté de nombreuses photos (la plupart de l'auteur) qui accompagnent les chapelles citées, mais aussi les reliques ou retables qui les ornent.

A chaque début de chapitre, Claude Quartier nous offre une explication historique ou religieuse, qui met en contexte le pourquoi de la construction de ces chapelles, notamment sur le plan symbolique. Comme il le dit d'ailleurs si bien : « Il y a des milliers de chapelles en Suisse et toutes ont une histoire. » *A la découverte des chapelles de Suisse* nous rend compte de la beauté et de la diversité du tissu religieux Suisse.

Pierre Savioz

■ Portraits

Marco Roncalli

Le pape Jean, un saint

Mon grand-oncle

Paris, Parole et Silence 2014, 212 p.

Dans un de ses petits carnets personnels, Jean XXIII écrivait : « Puisque partout on m'appelle Saint-Père comme si c'était mon premier titre, eh ! bien je dois et veux l'être pour de vrai. » Et... il y est parvenu ! Le 27 avril 2014, il a été sanctifié par le pape François. A sa mort, le monde fut conscient qu'après avoir appris à ses fidèles à vivre, il leur avait enseigné à mourir. Son lit de douleur fut transformé en autel et un jeune musulman envoya une lettre dans laquelle il confiait avoir jeûné et prié pour cet homme que Dieu avait envoyé au monde. Son petit-neveu, auteur de ce livre, détaille ce que furent ses premiers jours en tant que pape, puis les mois et les années qui suivirent.

Appelé au sacerdoce dès son enfance, Roncalli, né en 1881, quatrième enfant sur treize, reçoit un jour en héritage *L'imitation de Jésus Christ*, qu'il lira et relira. Il entre au séminaire grâce à l'aide financière de son curé et du conte Morlani. Il remplit de nombreux cahiers de réflexions, des plus originales, sur son rapport avec Dieu et sur sa soif de sainteté, passe deux ans à Rome, traverse la tempête du modernisme et a besoin d'une dispense pour être ordonné prêtre à 23 ans.

Quand la Première Guerre mondiale éclate, il devient lieutenant-aumônier. En 1918, il fonde et dirige une maison pour étudiants et s'occupe de jeunes soldats tuberculeux. Il devient directeur spirituel du Séminaire puis, à 40 ans, est appelé à Rome pour présider le Conseil de l'œuvre de la propagation de la foi. Il dira d'elle qu'elle est la respiration de son âme et de sa vie.

En 1945, il est appelé comme nonce à Paris, remplaçant celui qu'on avait trouvé trop proche de Vichy. Ses débuts diplomatiques ne sont pas faciles. Se sentant proche des pauvres, il visite ceux des banlieues, des campements nomades, les bouquinistes de la Seine, les camps de prisonniers de Coudray près de Chartres, où il collabore avec le prêtre allemand Franz Stock. Le problème des prêtres ouvriers, que Rome considère avec suspicion, le préoccupe... Il correspond avec Teilhard de Chardin, Marie-Dominique Chenu, Yves Congar, Henri de Lubac.

Il quittera avec tristesse Paris pour devenir patriarche de Venise, avant que le conclave d'octobre 1958 ne fasse de lui un pape : Jean XXIII. Quelqu'un dira qu'il n'a jamais eu peur de descendre dans la fournaise de l'histoire et qu'il fut un grand réformateur éclairé.

Marie-Luce Dayer

Abécassis Armand, *Les derniers jours de Moïse*, Paris, Flammarion 2015, 230 p.

Amherdt François-Xavier, *Culture et foi en dialogue*, Paris, Médiaspaul 2015, 168 p.

Andrey Georges, *Grégoire Girard. Apôtre de l'école pour tous. Biographie*, Bière, Cabédita 2015, 176 p.

Arjakovsky Antoine, *Russie/Ukraine : de la guerre à la paix ?* Paris, Parole et Silence/Collège des Bernardins 2014, 356 p.

Bernard Jean-Alphonse, *Eloge du droit naturel*, Paris, Desclée de Brouwer 2015, 276 p.

Bocos Merino Aquilino, *La vie consacrée depuis Vatican II*, Namur, Lessius 2015, 154 p.

Chalamet Christophe, *Théologies dialectiques. Aux origines d'une révolution intellectuelle*, Genève, Labor et Fides 2015, 336 p.

Charlemagne Agnès, *T'es où ? Des ados parlent de Dieu*, Paris, Salvator 2015, 352 p.

*****Coll.**, *Le langage et les langages en catéchèse*, Lumen Vitae, Namur 2015, 118 p. [45222]

*****Coll.**, *Le dialogue interculturel et interreligieux à l'heure de la mondialisation*, Paris, Parole et Silence 2014, 294 p. [45220]

*****Coll.**, *La lettre aux Galates. « C'est pour la liberté que le Christ nous a libérés »*, St-Maurice, Saint-Augustin 2015, 222 p. [45247]

*****Coll.**, *Femmes uruguayennes sous la dictature 1973-1985. Enlèvements, viols et tortures*, Paris, Karthala 2015, 270 p. [45254]

*****Coll.**, *Viceversa littérature. Un bestiaire suisse*, Lausanne, D'en bas 2015, 250 p. [45255]

Flipo Claude, *Le règne du Christ. Selon les Exercices spirituels*, Namur, Lessius 2015, 116 p.

Gallois Geneviève, *Mystique et artiste. Ecrits spirituels*, Paris, Parole et Silence 2015, 158 p.

Giansoldati Franca, *L'affaire Maciel. Le Diable au Vatican*, Paris, Albin Michel 2015, 176 p.

Halas Dagmar, *Le silence de la peur. Traduire la Bible sous le communisme*, Paris, Parole et Silence 2015, 180 p.

Hombert Pierre-Marie, *La Création chez les Pères de l'Eglise*, Paris, Parole et Silence 2015, 164 p.

Kiechle Stefan, *Grenzen überschreiten. Papst Franziskus und seine jesuitischen Wurzeln*, Würzburg, Echter Verlag 2015, 72 p.

Langlois Christophe, *La dictature du partage. Eloge de l'incommunicable*, Namur, Lessius 2015, 112 p.

Malvaux Benoît, *La vie consacrée*, Namur, Fidélité 2015, 112 p.

Modena Damiano, *La théologie du cardinal Martini. Le Mystère au cœur de l'histoire*, Namur, Lessius 2015, 320 p.

Reynier Chantal, *Les Actes des Apôtres*, Paris, Cerf 2015, 170 p.

Rolland Romain - Zweig Stefan, *Correspondance 1910-1919*, Paris, Albin Michel 2014, 640 p.

Rouet Jean, *Voyages de l'intérieur*, Paris, Parole et Silence 2015, 122 p.

Sales Michel, *Le Décalogue*, Paris, Parole et Silence 2014, 332 p.

Sarah Robert, *Dieu ou rien. Entretien sur la foi*, Paris, Fayard 2015, 418 p.

Simonet Michel, *Une rose et un balai*, Fribourg, Faim de siècle 2015, 134 p.

Vulliez Hyacinthe, *Petite histoire du Saint-Esprit*, Paris, Salvator 2015, 140 p.

Xerri Jean-Guilhem, *A quoi sert un chrétien ?*, Paris, Cerf 2014, 274 p.

Ces livres peuvent être empruntés à la bibliothèque du **Cedofor**, à Carouge (Genève) www.cedofor.ch

Ça communique

La semaine passée, deux ados m'ont déboussolé. Je visitais une classe genevoise qui avait lu un de mes livres. On parlait des objets fétiches. « Par exemple, vos téléphones. Vous êtes tout le temps en train de causer au téléphone », dis-je naïvement. - « Moi, j'téléphone jamais avec mon téléphone », me répond une jeune fille en posant ses mains sur la table. - « Ah non ? » - « Ben non, m'sieur, rajoute sa copine en rigolant. C'est les vieux qui se téléphonent. »

Je suis resté bouche bée. D'autant plus qu'elles ont raison. Les ados communiquent presque exclusivement par réseaux sociaux. Ils s'écrivent pendant des heures sur WhatsApp (« lol ! je kiffe. T'as vu machine comme elle se la pète... »). Les réseaux permettent de partager des photos, des vidéos et toutes sortes de sons. Ensuite, les ados discutent en vidéo conférence sur Skype ou FaceTime. Et surtout, ils s'envoient un selfie ou la photo d'un truc « dégueu » sur Snapchat. Vous voyez de quoi je cause ? Il s'agit de cet étrange plateforme dont le logo est un fantôme et qui permet de s'envoyer des

images s'autodétruisant dans un délai d'une à dix secondes. En 2014, 350 millions de snaps ont été échangés dans le monde ... chaque jour. J'ai calculé pour vous : on arrive à près de 125 milliards d'images.

Le téléphone sert à tout sauf à téléphoner ! L'image que j'avais de l'ado datait de vingt ans en arrière. A l'époque, l'ado n'avait que deux possibilités avec son petit téléphone : passer un appel ou envoyer un SMS. Ma vision de la modernité retarde d'une génération... Ceci dit, je ne suis pas le seul à retarder. Vous avez remarqué que pour enregistrer un document Word, il faut cliquer sur une petite icône représentant une disquette ? Mais oui, la disquette : ce support mort et enterré depuis au moins dix ans.

Et moi ? Moi, l'écrivain né six jours avant que l'homme ne marche sur la Lune et qui publie des livres papier en 2015 ? Depuis plusieurs années, je ne téléphone que si je suis obligé. Normalement, je communique par SMS et mails (à propos, il paraît que de plus en plus d'ados n'ont jamais envoyé un mail de leur vie !). Je me suis mis sur WhatsApp très récemment. A l'occasion de l'anniversaire d'une amie

d'enfance, un groupe s'est formé pour discuter du cadeau. Au fond, c'est vrai que je téléphone de moins en moins avec mon téléphone...

Et les médias ? La règle d'or (que je suis en train d'inventer en ce moment sous vos yeux) est que pour rester attractif, un média doit être toujours plus éloigné de son support d'origine. Un journal papier lu sur une tablette, c'est attractif. Une émission radio qu'on écoute sur Internet, c'est très bien. Et si en plus on la regarde sur Internet - puisque de plus en plus souvent une caméra filme les interviews - alors là, c'est carrément l'avenir, p'tit gars.

Je vous donne un exemple. Ce matin, j'ai ouvert Facebook. J'ai cliqué sur un article des Inrocks parlant de L'Instant M, une émission radiophonique sur France Inter, durant laquelle Maïtena Biraben s'explique sur les méchantes critiques qu'elle essuie depuis sa reprise du Grand Journal sur Canal+. Je lis l'article, puis je clique sur l'émission radio mise en lien. Je regarde Maïtena Biraben filmée sur Inter.

Durant l'interview, la journaliste Sonia Devillers passe des extraits audio du Grand Journal. Kaléidoscope contemporain : une émission télévisée critiquée dans un article de la presse écrite qui a aussi investi le Net et que je trouve donc sur une plateforme Internet, mettant en lien une émission radiophonique diffusant des extraits audio d'une émission télé...

Bienvenue en 2015 ! La radio fait de la télé ; la presse écrite fait de la télé sur Internet ; la télé rêve de se fondre avec Internet. Un peu comme si un marteau servait à tout sauf à planter des clous. Bon, je vous laisse, j'ai un coup de fil à passer à ma mère (elle est restée très vingtième siècle).

Eugène



JAB
CH-1227 Carouge
PP/Journal



« **Moi,**
je donne
un legs
en faveur
de mon
Eglise »

L'Eglise est votre famille. Son avenir dépend de vous. En recevant un legs, elle poursuivra sa mission d'Espérance.

ECR EGLISE CATHOLIQUE
ROMAINE - GENEVE

EN MARCHÉ À VOS CÔTÉS !

Contact : M. de Clavière 022 319 43 46

Geoffroy.declaviere@ecr-ge.ch

www.ecr-ge.ch